

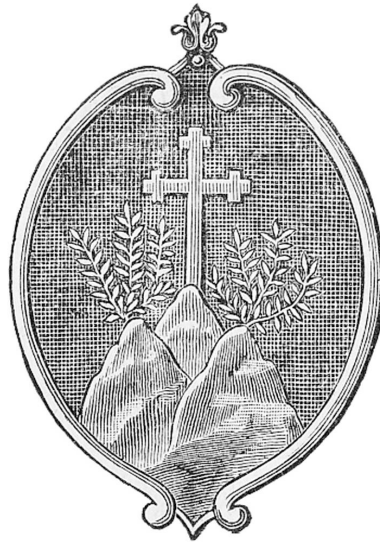
Le Chrétien du Jour et le Chrétien de l'Évangile

PAR

LE R^{me} PÈRE EMMANUEL



Prix : 0 fr. 50 centimes



TROYES

IMPRIMERIE GUSTAVE FRÉMONT, RUE URBAIN IV, 85

—
1911

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2016

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

Le Chrétien du Jour

et le Chrétien de l'Évangile

Nil obstat,

Imprimatur,

Trecis die 24 Julii 1911.

E. MASSÉ,

v. g.



LE CHRÉTIEN DU JOUR

ET

LE CHRÉTIEN DE L'ÉVANGILE

I. — Introduction.

Quand, à la lumière de la foi, on considère attentivement l'état des âmes à l'heure présente, on a sous les yeux le spectacle le plus inimaginable qui puisse être. La multitude des âmes qui demeurent encore dans les ténèbres de l'infidélité est à elle seule épouvantable, mais nous aurons assez de sujets de frayeur en nous bornant à considérer l'état des hommes baptisés, aujourd'hui existants sur toute la terre.

Il y a chrétiens et chrétiens. Le chrétien complet, ou comme dit le catéchisme, le parfait chrétien est celui qui demeure ce que l'ont fait les sacrements de Baptême, de Confirmation et d'Eucharistie. Enfant de Dieu, soldat de JÉSUS-CHRIST, tabernacle vivant du Dieu sauveur, le vrai chrétien va à Dieu d'un pas assuré ; il passe en ce monde, il a le cœur en l'autre. Enfant de Dieu, il est de la maison de son Père : soldat de JÉSUS-CHRIST, il marche le front haut, vainqueur du monde, et de la chair, et de Satan : nourri de l'Eucharistie, il vit de la vie de son Sauveur, il

la continue en ce monde, la prolonge sur la terre, jusqu'au jour où il jouira pleinement de Dieu dans le ciel ; ce chrétien-là est le chrétien de l'Évangile.

Nous ferons connaissance avec lui, et force nous sera de faire connaissance aussi avec d'autres chrétiens. La lumière appelle la lumière : la vue d'un bien éclaire merveilleusement le mal qui est là tout près, et l'on ne saurait connaître pleinement le chrétien de l'Évangile si l'on n'a une vue nette du chrétien du jour.

Le chrétien du jour, disons-nous : il faudra peut-être bien dire les chrétiens du jour, ils sont le nombre, le chiffre est à eux. Soit, nous dirons : le chrétien de l'Évangile, parce qu'il n'est pas si commun, et autour de lui nous reconnaitrons les chrétiens du jour.

Ils sont le nombre, avons-nous dit ; ils sont aussi la variété. Déchus de la grâce, ils sont tombés, mais les uns plus bas que les autres : ils se sont éloignés de Dieu, mais par des voies très différentes, et à des distances diverses.

Il en est qui, peu d'années après leur baptême, ont été séparés de Dieu et de l'Église par une éducation et une instruction anti-catholiques, formellement hérétiques. Ainsi la plupart de nos protestants, des Orientaux schismatiques. Il y a là peut-être deux cents millions de chrétiens. Les uns sont hostiles à la foi, à l'Église ; d'autres sont encore chrétiens par l'attachement qu'ils gardent pour ce qui leur reste de la foi chrétienne, la sainte Trinité, l'Incarnation de Notre-Seigneur, et par-ci, par-là, la foi à la sainte Eucharistie. Dans ce nombre, Dieu se recrute encore des élus, et parmi ces chrétiens tous les enfants

qui meurent avec la grâce du Baptême sont des héritiers du ciel.

Bornons-nous à considérer l'état des chrétiens baptisés dans l'Eglise catholique. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur disant que l'Eglise catholique est aujourd'hui combattue, à peu près partout, et avec un acharnement dont on n'a peut-être jamais vu d'exemple.

C'est douloureux à dire, mais il faut le dire : Les hommes qui aujourd'hui combattent le plus l'Eglise ne sont ni des païens, ni des hérétiques, mais des enfants de l'Eglise même, des catholiques.

N'ayant pas reçu dans la famille la sève chrétienne qui devait fortifier en eux la grâce du Baptême, ils n'ont que trop souvent reçu la Confirmation pour rompre avec le Saint-Esprit, et fait la première communion pour se séparer à tout jamais de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Après cela, si ce n'est avant cela, ils ont été livrés à des maîtres qui leur ont souvent enseigné plus d'impiété que de science. A l'âge où les passions commencent à parler haut, ils avaient déjà fermé l'oreille à la voix de Dieu, et ils ont été emportés par un courant qui leur semblait d'autant moins dangereux qu'il emportait à peu près tout. La violation habituelle des commandements de Dieu finit par étouffer les réclamations de la conscience, ils doutèrent de la foi, se conduisirent sans elle, puis ils la perdirent. Beaucoup d'entre eux allèrent loin dans ce chemin, et tombèrent dans des fautes telles que les censures de l'Eglise les atteignirent, et ils furent frappés de l'excommunication.

Nous avons donc aujourd'hui une multitude de chrétiens baptisés et excommuniés, le nombre en est effrayant : ce

sont eux qui font le monde, qui y donnent le ton, et qui se sont mis à combattre l'Eglise leur mère avec un acharnement tel que rien ne saurait lui être comparé, sinon l'aveuglement avec lequel, pour combattre l'Eglise, ils se sont rangés sous la conduite de chefs inconnus, qu'ils n'ont jamais vus et ne verront jamais, auxquels ils obéissent sans l'ombre de profit ; et ces chefs, le croirait-on, ce sont des Juifs. Oui, la guerre à l'Eglise est aujourd'hui, comme depuis longtemps, menée par des Juifs, lesquels ont, pour armée, des chrétiens excommuniés.

Dieu ait pitié d'eux, ils ne savent ce qu'ils font. Nous devons les mentionner, mais ce n'est pas précisément cette variété de chrétiens que nous voulons étudier : nous nous bornerons à considérer les chrétiens vivant encore dans la communion de l'Eglise.

Combien grand est le nombre des chrétiens qui ont rompu avec la pratique des sacrements, sans lesquels il est impossible à l'homme de demeurer en état de grâce : nulle part ce nombre n'est aussi grand que dans notre pauvre France. La France, en effet, est notée partout comme le sol classique du respect humain, lequel est devenu une sorte de mal français, *morbis gallicus* !

Dans les chrétiens de cette trempe, il y en a qui ont conservé encore l'usage de réciter des prières, les uns soir et matin, les autres le soir seulement : il en est qui n'y manquent jamais que quand quelqu'un les voit, *morbis gallicus* ! D'autres ont complètement oublié le devoir de la prière et ne parlent plus jamais à Dieu. Il y a là des trésors d'ignorance à faire peur : ces chrétiens-là sont accessibles à toutes les erreurs, à toutes les préventions contre

l'Eglise, et souvent l'hérésie fait parmi eux quelques recrues ; pour elle le gain n'est pas grand, et pour l'Eglise la perte est pourtant très sensible, car alors les âmes sont plus éloignées de Dieu, ayant été tirées en dehors de la communion de l'Eglise.

Ensuite, nous avons les chrétiens qui font les prières de chaque jour, et reçoivent les sacrements à tout le moins une fois l'an ; c'est ceux-là que nous voulons étudier tout particulièrement, car c'est là que nous trouverons et les chrétiens du jour, et le chrétien de l'Évangile.

II. — Le chrétien du jour a peu de foi.

Exemple de l'abbé de Lamennais.

La foi est le principe du christianisme et la première vertu du chrétien : c'est par elle que nous faisons le discernement entre la lumière et les ténèbres, entre le chrétien du jour et le chrétien de l'Évangile. Celui-ci est un homme *de foi* : celui-là, tout en ayant la foi, peut être autre chose qu'un homme de foi.

Dans l'un, la foi a toute sa plénitude, elle règne sur tout, elle règle tout : c'est l'ordre de Dieu, c'est la justice, c'est le vrai bien.

Dans l'autre, la foi a rarement son intégrité : elle est, par-ci par là, diminuée, affaiblie tantôt par un mélange d'opinions fausses, tantôt par l'ignorance de certaines vérités, peu flatteuses peut-être pour la nature, toutefois grandement salutaires à l'âme.

Mais les blessures les plus dangereuses pour la foi sont celles qui résultent de l'envahissement du naturalisme et

du rationalisme qui aujourd'hui débordent dans le monde. Des voix bien autorisées s'élèvent de temps en temps pour signaler le mal. Par exemple, un professeur de théologie ne nous disait-il pas dernièrement : « La plaie de notre « temps est l'invasion toujours croissante du rationalisme « dans la science, et particulièrement dans la théologie. « La prétention du rationalisme est de trouver dans « l'esprit humain livré à lui-même, la source unique et la « règle souveraine de toute vérité, en religion comme en « philosophie, et par suite, de subordonner au jugement « de la raison naturelle, l'interprétation du dogme révélé. « Cette méthode a pour résultat inévitable de fausser la « notion du dogme, et d'enlever au christianisme son « caractère surnaturel et divin, en l'abaissant au niveau « d'une opinion philosophique (1). »

Ce qu'est la foi dans les régions supérieures, elle l'est ordinairement dans le commun des esprits ; et si le mal est tel, *là-haut*, nous ne nous étonnerons pas de ce que nous voyons autour de nous. Les croyants croient, mais ils tremblent, et semblent avoir peur de croire trop. Pour certains, la foi semble n'être plus qu'un *en-cas*. Presque chez tous, elle est timide ; il y a des vérités qu'elle n'ose regarder en face, ou que l'on n'ose lui montrer qu'après les avoir gazées. Que de gazes nous avons vu étendre sur le dogme capital de la sainte Trinité, sur le péché originel, sur la grâce de Dieu, sur la liberté humaine ! Que de gazes ! Nous en donnerons un exemple à faire peur.

(1) Prospectus d'une édition récente des *Theologica dogmata*, du P. Pétau.

Une voix s'élevait, qui enseignait le mystère de la sainte Trinité, et elle disait : « Le mystère de la Trinité n'est pas
« si inabordable que l'on pourrait croire. En effet, Dieu
« peut être considéré sous trois aspects ; ou comme
« Créateur, ou comme Rédempteur, ou comme Sanctifi-
« cateur : Comme créateur, il est appelé Père ; comme
« rédempteur, il est appelé Fils ; comme sanctificateur, il
« est appelé Saint-Esprit..... »

Mon Dieu, pardonnez-nous d'avoir reproduit ici un tel blasphème, une doctrine abominable qui ne reconnaît un semblant de Trinité dans les œuvres de Dieu qu'afin de la détruire en Dieu lui-même. Ici le rationalisme est poussé jusqu'au déisme.

Un pareil langage aurait autrefois soulevé l'indignation de tous, et amené des protestations énergiques : des voix puissantes se seraient élevées pour venger la vérité, condamner l'hérésie, et sauver la foi dans les âmes. Aujourd'hui..... rien.

Les hommes de notre temps ne sont pas des hommes de foi : mais ne disons rien de trop actuel..... Nous allons remonter dans nos souvenirs, et donner un exemple frappant, trop frappant, de la faiblesse de la foi en nos malheureux temps.

Il y a un demi-siècle, on crut qu'un astre nouveau se levait au ciel de l'Eglise. Bien des âmes se réjouirent à son apparition, et l'on crut que de grandes choses allaient s'accomplir pour Dieu et pour l'Eglise. L'astre présumé était l'abbé de Lamennais.

Il publia son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, et son premier volume fut un événement considérable. On

disait que le style rappelait Fénelon, que la puissance de la logique faisait songer à Bossuet : les croyants étaient dans l'allégresse, et beaucoup d'incroyants n'étaient pas sans frayeur. Bien des âmes se promirent un nouvel âge d'or pour la religion.

Il n'en fut rien, l'abbé de Lamennais n'était pas un homme de foi. Il en donna lui-même la preuve écrite, personne n'y prit garde ; et peut-être allons-nous être le premier à montrer comment l'abbé de Lamennais manquait de foi, même dans ses jours les meilleurs.

Il publia un opuscule de piété intitulé : *Le Guide du premier âge*, un vrai bijou. Mais il y a là une phrase malheureuse, une phrase révélatrice. Un enfant plein de candeur est censé abordé par des impies, qui veulent lui faire perdre la foi. Il se défend, et leur dit entre autres choses : « Vous me proposez de lire des livres où l'on prouve, « dites-vous, que tout ce que je révère n'est qu'illusion : « mais QUAND CELA SERAIT aussi vrai qu'il est faux, pour- « quoi voudriez-vous me priver de ce qui fait ma félicité ? (1) » *Quand cela serait !* Hélas ! l'auteur admet la possibilité du doute spéculatif sur la foi. Malheureusement un pareil doute détruit la foi : il n'y songeait pas ; mais précisément parce qu'il n'y songeait pas, il nous a donné la preuve qu'il y avait, dans son esprit, des doutes sur la foi. De spéculatifs qu'ils étaient d'abord, ces doutes devinrent pratiques, et Lamennais perdit complètement la foi.

L'abbé de Lamennais fut un chrétien du jour, et peut-être aussi un chrétien d'un jour, du nombre de ceux dont

(1) *Guide du premier âge*, Ch. I, page 29, édition de 1830.

Notre-Seigneur dit : « *Ils croient pour un temps, et au temps de la tentation, ils se retirent.* » (S. Luc., VIII, 13.)

Ils croient pour un temps ! Comme ce trait nous peint les chrétiens du jour : ils croient pour le jour de la première communion, le lendemain ils ne croient plus : ils croient pour le jour de la confirmation, ils ne croient plus le lendemain : ils croient s'ils sont en péril de mort, et s'ils survivent ils ne croient plus : ils croient quand des croyants les voient, ils ne croient plus s'ils sont avec les incroyants.

Biendifférent est le chrétien de l'Évangile : pour lui, la foi est une lumière sans éclipse, pour lui il bénit le Seigneur en tout temps, et il sait que la vérité du Seigneur demeure éternellement.

III. — La foi et l'esprit de foi.

Encore que la foi soit la même dans toutes les âmes, parce que partout elle est un don de Dieu, elle n'opère point les mêmes effets dans tous les croyants, son action étant diversement modifiée selon les milieux où elle se trouve.

Il est des âmes dans lesquelles elle demeure à peu près stérile ; il en est d'autres dans lesquelles elle n'a qu'une efficacité très restreinte ; ailleurs elle opère de grandes choses, et les opère avec une grande puissance et une merveilleuse liberté.

L'apôtre saint Paul distingue, et avec une intention bien accentuée, deux choses qu'il appelle *la foi* et *l'esprit de la foi*. (II Cor., IV, 13.)

La foi, c'est bien là le don de Dieu, versé en nos âmes par le Baptême, développé en nous par l'instruction maternelle de l'Eglise, et que chacun doit faire fructifier, comme le talent de l'Évangile, pour son salut éternel.

L'esprit de la foi, c'est la foi animant, inspirant, vivifiant le chrétien et ses œuvres.

I.

Denis le Chartreux a trouvé le mot pour définir l'esprit de la foi. *C'est*, dit-il, la *motion de la foi*. La motion, le mot est admirable. Dans l'homme, c'est l'esprit qui donne le mouvement ; dans le chrétien, c'est la foi qui met tout à l'œuvre, et tout en œuvre ; l'esprit de la foi, c'est donc la *motion* imprimée au chrétien par la foi.

Sous cette motion, les pensées s'illuminent, se purifient, s'élèvent avec une puissance merveilleuse : les affections, les aversions, les désirs, les volontés se rectifient et prennent un caractère nouveau, dans lequel s'unissent à la fois la pureté et la fermeté, la tendresse et la sublimité.

La motion de la foi est une motion puissante : elle soulève l'homme tout entier, et tout entier le mène à Dieu. Elle l'établit dans le royaume de Dieu, sous l'empire de la vérité ; elle le délivre, selon le mot de *l'Imitation*, de la multitude comme de la confusion des opinions. *Cui æternum Verbum loquitur, a multis opinionibus expeditur.* (Lib. I, C. III, 2.)

La motion de la foi est une motion universelle. Elle verse des flots de lumière sur toutes choses. Un des effets les plus heureux de cette motion, c'est de réduire à sa juste mesure ce qu'on appelle ici-bas les questions de per-

sonnes. Là où la foi n'a pas son efficacité complète, ces sortes de questions sont le plus souvent de grosses questions : là où elle règne, l'homme n'a plus à lui que son néant, et trop souvent sa vanité : il ne reste que les principes et Dieu seul est grand.

La motion de la foi est une motion infailible et invincible. Elle ne se trompe jamais ; elle ne nous trompe jamais ; elle montre le but, et elle nous y mène, sans que rien puisse jamais arrêter sa marche triomphante. Ce qui nous rend victorieux du monde, dit saint Jean, c'est notre foi. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I Joan., v, 4.)

II.

Le chrétien de l'Évangile a la foi et l'esprit de la foi : il a la foi et la vie de la foi, la foi et la motion de la foi.

Le chrétien du jour a la foi, c'est par là qu'il est chrétien : mais trop souvent il n'a pas la motion de la foi, il a la motion *du jour*.

Saint Paul, écrivant aux Ephésiens, nous enseigne que Notre-Seigneur a envoyé les Apôtres et leurs successeurs pour nous amener à *l'unité de la foi, afin que nous ne soyons plus des enfants flottants et emportés çà et là à tout vent de doctrine.* (Eph., IV, 11-14.)

Des enfants, des enfants flottants, des enfants emportés à tout vent de doctrine : quelle peinture saisissante de nos chrétiens du jour. Leur faiblesse est poussée jusqu'à la puérilité : leur inconstance est celle du vent : ils sont les jouets de toute parole qui s'élève, de toute doctrine qui surgit, de tout vent qui souffle.

Toute doctrine, en effet, a son esprit, sa motion : et Dieu nous a donné la foi et l'esprit de foi, afin que nous ne soyons pas les jouets de tous les vents de doctrine qui surgissent, se croisent, se heurtent, se confondent et confondent tout dans le monde.

Le chrétien du jour, malheureusement, est sans énergie, sans force de résistance contre tous ces vents étrangers. Quelquefois il en est surpris, et devient une victime involontaire ; d'autres fois, il les accueille comme des libérateurs, et se fait une gloire d'être sous leur motion. On dit que le libéralisme est quelque chose comme cela.

III.

Ayant perdu le plus souvent la motion de la foi, le chrétien du jour est réduit ou plutôt se réduit lui-même à une sorte d'enfance morale : il se met volontairement en tutelle. Il se dépouille lui-même de la virilité chrétienne, et pour n'avoir pas voulu être libre avec la pensée de Dieu, il devient le serf de la pensée de l'homme, toujours étroite et indigente.

Jouet des vents de doctrines étrangères à la foi, d'opinions humaines impuissantes à sauver quoi que ce soit, le chrétien du jour est facilement reconnaissable : il est triste.

C'est du fond de sa tristesse que surgissent ses défaillances et ses emportements, ses découragements et ses colères, ses chutes trop évidentes et ses fiertés affectées.

Libéral quand il se sent faible, autoritaire quand il se croit fort ; doux et pliant vis-à-vis des puissants, hardi vis-à-vis des bons qu'il sait inoffensifs, il n'a point en sa

conduite l'*unité*, fruit de la foi, et signe de l'esprit de foi. A sa manière et à ses heures, il est opportuniste : ne se donnant à rien, pas même à Dieu ; se prêtant à tout, même quelquefois à Dieu ; et en fin de compte, toujours triste, parce qu'il ne veut pas se réjouir de tout son cœur en Dieu tout seul.

IV. — Adam et JÉSUS-CHRIST, les deux pôles de l'humanité. — Les vérités diminuées.

Le chrétien du jour n'est pas assez chrétien.

Si l'on nous demande à quelle mesure on peut reconnaître le degré de christianisme dans une âme, nous répondrons avec saint Paul qu'il n'y a dans toute l'humanité que deux hommes : Adam et JÉSUS-CHRIST. Tenir tout d'Adam, c'est n'être pas chrétien du tout : tenir tout de JÉSUS-CHRIST, c'est être chrétien de tout.

Etre baptisé, et vivre de la vie de l'homme déchu, c'est n'être pas assez chrétien : réagir contre la chute, s'éloigner d'Adam et tendre vers JÉSUS-CHRIST, c'est être en voie de la perfection chrétienne. C'est ce que saint Paul nous enseigne quand il dit : « Le premier homme, fait de terre, est terrestre : le second, venu du ciel, est céleste : et comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, il nous faut porter l'image de l'homme céleste. » (I Cor., xv, 47-48.)

I.

La pensée de saint Paul trouve son commentaire dans saint Augustin : « Par un homme, dit l'incomparable doc-

teur, par un homme nous avons été vendus au péché, par un nouvel homme nous sommes rachetés du péché : par l'un nous avons été précipités dans la mort, par l'autre nous sommes délivrés et rendus à la vie. Adam, faisant sa volonté et non celle de son Créateur, nous a tous perdus en lui : JÉSUS-CHRIST nous a sauvés en lui-même, faisant, non sa volonté, mais celle de son Père : c'est dans le fait de ces deux hommes que consiste proprement la foi chrétienne. » (*De peccato originali. Cap. xxiv.*)

Le même Père dit encore : « Par le péché d'Adam, nous tous, ses enfants, avons contracté, comme un mal héréditaire, l'obligation de mourir ; mais par le second Adam, qui a payé pour nous ce qu'il ne devait pas, lui, nous avons été délivrés des dettes de famille et de celles qui nous étaient personnelles. Et comme à cause d'un seul homme le diable tenait comme siens tous ceux qui naissent par la concupiscence charnelle et viciée, il est juste qu'il relâche tous ceux qui sont régénérés en JÉSUS-CHRIST par son immaculée grâce spirituelle. » (*De Trinit. Lib. XIII, C. xvi.*)

Et ailleurs : « Comme c'est par Adam que tous meurent, c'est par JÉSUS-CHRIST que tous seront vivifiés (I Cor. xv, 22). De part et d'autre l'Apôtre dit : Tous, parce que comme nul ne va à la mort sinon par Adam, nul n'arrive à la vie que par JÉSUS-CHRIST. On voit dans le premier ce qu'a pu le libre arbitre pour donner la mort ; dans le second, ce que peut le secours de Dieu pour donner la vie..... Nous ne mourrions pas, si nous ne naissions d'Adam par la génération charnelle ; et nous ne vivrions pas, si nous n'étions membres du CHRIST par la régénération spirituelle.

Et ainsi il nous a fallu naître et renaître. Et comme nul ne naît sans l'opération de la concupiscence charnelle, qui vient du premier homme, nul ne renaît que par l'opération de la grâce spirituelle apportée par le nouvel homme qui est le CHRIST. Par notre naissance, nous appartenons à l'un, par notre régénération à l'autre. » (*Ep.* 187, ad Dardanum.)

Ainsi donc, l'humanité gravite sur ces deux pôles, Adam et JÉSUS-CHRIST.

C'est de Dieu que nous avons reçu l'existence, mais c'est d'Adam que nous est venu le mal inhérent aujourd'hui à la nature. Nous sommes créés de Dieu, mais c'est d'Adam que nous héritons la perte de la grâce. le péché originel et toutes ses suites, pour le corps et pour l'âme, pour le temps et pour l'éternité. C'est d'Adam que nous est venue l'ignorance, c'est d'Adam que nous est venue la concupiscence, source funeste d'empoisonnement, l'inclination à la vaine gloire, et le triste amour du plaisir, et la sombre avarice.

C'est de JÉSUS-CHRIST que nous vient la réparation de tous ces maux : le baptême nous rend l'amitié de Dieu : la foi éclaire puissamment notre intelligence et nous retire de l'ignorance : l'espérance rectifie et élève notre faim du bonheur : la charité guérit en nous l'amour, l'affranchit de la concupiscence, et l'élève jusqu'à Dieu l'éternelle bonté.

Placé entre Adam et JÉSUS-CHRIST, l'homme se meut librement vers l'un ou vers l'autre : vers Adam, s'il suit le premier mouvement de sa nature déchue : vers JÉSUS-CHRIST, s'il suit la motion supérieure de son *immaculée grâce spirituelle*, comme dit saint Augustin,

L'homme qui suit les voies d'Adam ajoute à la chute originelle des chutes nouvelles et personnelles : l'homme qui suit JÉSUS-CHRIST, JÉSUS-CHRIST qui a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie, » prend le chemin où il trouvera infailliblement la guérison de sa nature, la préservation du mal, la perfection de toutes ses facultés et finalement l'éternelle félicité.

Le chrétien de l'Évangile est celui qui marche ainsi sous la conduite, l'inspiration, la motion qu'il reçoit de JÉSUS-CHRIST. Plus il est attaché à son divin chef, plus il met en assurance la paix de son âme en cette vie, et son salut éternel en l'autre.

Le chrétien du jour, encore qu'il ait beaucoup reçu de JÉSUS-CHRIST, ne lui est pas totalement dévoué. Il édicte des conditions, pose ses réserves, et croit être grandement sage en faisant une part à JÉSUS-CHRIST, et une part à Adam. Adam n'est-il pas son père ? Ne faut-il pas glorifier la nature ?

Par là même qu'il est ainsi trop attaché à Adam, le chrétien du jour est moins attaché à JÉSUS-CHRIST. C'est ce qui explique ce que nous avons dit : Le chrétien du jour n'est pas assez chrétien.

Mais comment cela s'est-il fait ?

II.

Comment cela s'est fait ? Un mot des psaumes nous donne l'explication de l'énigme : *Diminutæ sunt veritates.* (Ps. XI, 2.) Les vérités ont été diminuées. Les enfants des hommes, suivant l'énergique expression de l'Apôtre, eurent aux oreilles une démangeaison, une démangeaison

d'entendre du nouveau, et il surgit des docteurs nouveaux, et ils se mirent à dire que le péché d'Adam ne nous avait pas fait un si grand mal, que les grâces de JÉSUS-CHRIST n'avaient pas un caractère médicinal si prononcé.....

On alla loin, et très loin, et trop loin dans cette voie.

Exemple : Le saint concile de Trente prononce l'anathème contre qui dira que par le péché d'Adam l'homme n'a pas été détérioré selon son corps et selon son âme (*Session V. Canon I.*). Et il n'y a pas longtemps nous lisions, dans une publication dévote, au sujet du péché originel, cette assertion incroyable : « Gardez-vous d'y voir une détérioration de la nature ! »

Certes, on a fait du chemin depuis le concile de Trente. Alors la nature était détériorée, aujourd'hui on nous dit pieusement : Gardez-vous d'y voir une détérioration ! Ce qui était hérésie il y a trois siècles est aujourd'hui devenu de la piété.

Comment a-t-on pu parcourir un tel chemin ? La voie des nouveautés fut ouverte par les docteurs de la grâce, par les théologiens ; profitant habilement de leurs concessions, les docteurs de la nature, les philosophes arrivèrent et tirèrent bravement toutes les conséquences des principes nouvellement admis, et les choses en vinrent au point où nous les voyons.

Le péché originel n'est plus guère que l'absence d'un des ornements de la nature : la grâce elle-même n'est plus qu'une beauté s'additionnant à d'autres beautés. Le surnaturel, cela fut dit, le surnaturel n'est que le perfectionnement divin de tout ce qu'il y a de pur et de purifié dans la nature. On commença par dire que la chute originelle

n'avait pas été si lourde, si profonde, si funeste ; que les plaies n'avaient pas la profondeur, la gravité, l'étendue, qu'on avait cru jadis : d'autres, enchérissant toujours sur les conquêtes *de la science*, dirent qu'il n'y avait pas eu de plaies proprement dites. La loi du progrès amena successivement ces assertions : qu'il pouvait bien ne pas y avoir eu de chute, qu'effectivement il n'y en avait pas eu. Avançant ainsi toujours dans la voie que lui avaient ouverte les docteurs en divinité, le naturalisme en profita si bien, qu'aujourd'hui *le surnaturel* est éliminé, précisément par tout ce qui se croit et se dit *pur et purifié dans la nature*.

Vivant au milieu de ces confusions de doctrines naturalistes, les chrétiens du jour ne savent pas assez ni ce qu'ils tiennent d'Adam, ni ce qu'ils doivent à JÉSUS-CHRIST. Ils ne sont pas assez chrétiens.

Quand dans leurs prières de chaque jour ils disent à Dieu : *Délivrez-nous du mal !* ils ne croient pas à tout le mal dont ils ont besoin d'être délivrés : ils ne croient pas à toute la puissance nécessaire à leur délivrance. Ils disent à Dieu : *Délivrez-nous*, et ils s'imaginent, pieusement peut-être, qu'ils *effectueront* eux-mêmes leur délivrance ; leur illusion est grande, leur prière n'est pas humble.

Semblablement quand ils disent à Dieu : *Que votre règne arrive*, ils ne le disent pas avec une pensée en tout conforme à la pensée de Dieu. Pour eux, le règne de Dieu n'est pas chose aussi urgente que le croyait, par exemple, l'auteur du livre de *la Cité de Dieu*, saint Augustin. Pour eux, le règne de Dieu n'est pas chose d'application immédiate. Ils aimeraient à ne le concevoir que dans la vie future, et en attendant ils trouveraient des moyens *naturels*

d'arranger les choses. Ils sont si habiles, et on les voit faire de si belles choses, en lieu et place du règne de Dieu que les chrétiens de l'Évangile demandent tous les jours à Dieu dans leurs prières !

V. — Le chrétien du jour n'est pas riche. — Il demeure étranger à la Sainte Ecriture.

I.

Dieu avait promis par ses prophètes de donner aux fidèles de grandes richesses, et comme dit Isaïe, ce devait être « les richesses du salut », des trésors « de science et de sagesse », *Divitiæ salutis, sapientia et scientia.* (Is. XXXIII, 6.)

La Sagesse incréée nous dit, dans les Proverbes, qu'elle possède des richesses infinies, pour enrichir, ajoute-t-elle, ceux qui m'aiment, et en remplir leurs trésors. (*Prov.*, VIII, 18, 21.)

Quand cette divine Sagesse se fut incarnée pour nous, elle versait sur les âmes l'abondance de ses richesses ; elle les mit ensuite entre les mains de son Eglise, et les Apôtres commencèrent à prêcher ce trésor sans fin *des richesses de la science et de la sagesse de Dieu* (*Rom.*, XI, 33), *les richesses de la grâce et de la gloire* (*Eph.*, I, 7, 18), *les richesses incompréhensibles de JÉSUS-CHRIST.* (*Ib.*, III, 8.) Saint Paul exprimait le vœu que ses fidèles *soient remplis de toutes les richesses d'une parfaite intelligence, pour connaître le mystère de Dieu le Père et de JÉSUS-CHRIST, dans lequel sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science.* (*Col.*, II, 2.) Sans cesse il rendait grâces à Dieu, de ce que

les Corinthiens *avaient été enrichis en JÉSUS-CHRIST de toutes manières.* (I Cor., I, 5.)

Ces richesses du chrétien sont dans sa foi, *divites in fide*, dit saint Jacques. (II, 5.) Et la foi du chrétien trouve sa lumière, son aliment, son trésor dans les divines Ecritures. « Le commandement est lampe, et la loi lumière, *Mandatum lucerna est, et lex lux.* » (Prov., VI, 23.) Au livre de l'Ecclésiastique, la divine Sagesse ayant promis tous les biens à ceux qui l'auront écoutée, ajoute : « Tout ceci c'est le livre de vie et de l'alliance du Très-Haut, c'est la connaissance de la vérité, la loi que Moïse nous a donnée, la loi qui est l'héritage de la maison de Jacob avec les promesses faites à Israël. » (Eccli., XXIV, 32, 33.)

II.

« Les richesses de l'âme, dit saint Grégoire le Grand, sont les paroles de la Sainte Ecriture (1). » Il nous sera bon d'aller à l'école de ce docteur très divinement illuminé, pour apprendre à connaître *nos richesses*.

« La Sainte Ecriture, dit-il, surpasse sans comparaison toute science et toute doctrine, elle enseigne le vrai, elle conduit à la céleste patrie : elle détache le cœur de son lecteur des désirs de la terre et le porte à aimer les biens célestes : par ses passages obscurs, elle exerce les forts : par ses passages faciles, elle charme les humbles : elle n'est pas tellement obscure, qu'il faille la fuir, ni tellement claire qu'elle puisse être méprisée : plus elle est méditée, plus on la trouve aimable : elle vient en aide au lecteur

(1) Moral. in Job. Lib. VI, n° 12.

par des récits pleins de simplicité, elle l'élève par des passages sublimes : elle grandit en quelque sorte avec qui la lit, car si les ignorants y reconnaissent le peu qu'ils savent, les savants y trouvent toujours à apprendre (1).

« La Sainte Ecriture est pour nous nourriture et breuvage. Car le Seigneur, par un de ses prophètes, fait cette menace : *« J'enverrai la famine sur la terre, non la faim de pain, ni la soif d'eau, mais la famine de la parole de Dieu. »* (Amos, VIII, 11.) En disant que, par la soustraction de sa parole, nous serons frappés de faim et de soif, le Seigneur nous montre clairement que ses paroles sont pour nous nourriture et breuvage (2). »

« Les divines paroles sont appelées moissons et richesses : moissons, parce qu'elles nourrissent l'âme affamée ; richesses, parce qu'elles nous embellissent en nous enseignant la sainteté de la vie (3). »

« La Sainte Ecriture est le pain qui nourrit l'âme et lui donne des forces pour les bonnes œuvres (4). »

« Il est une lampe qui brille au-dessus de l'Eglise, c'est la Sainte Ecriture, dont les divines paroles éclairent les ténèbres de notre âme, afin que, recevant la lumière de la parole de Dieu dans le lieu obscur de la vie présente, nous voyions clair à ce que nous avons à faire (5). »

« *Alors tu seras inondé des délices de Dieu.* (Job., XXII, 26.) Etre inondé des délices de Dieu, c'est se rassasier au

(1) Moral. in Job. Lib. XX, n° 1.

(2) Hom. X in Ezech.

(3) Moral. Lib. VI, n° 6.

(4) Ib. Lib. XV, n° 16.

(5) Ib. Lib. XIX, n° 18.

festin sacré de l'amour de ses divines Ecritures. Là, nous trouvons autant de délices que de diverses connaissances pour notre avancement. Tantôt nous nous y nourrissons de la simplicité du récit historique, tantôt nous goûtons intérieurement le sens moral caché sous la lettre par l'allégorie, tantôt la contemplation nous tient suspendus en haut, savourant, même au milieu des ténèbres de la vie présente, quelque éclair de la lumière de l'éternité (1). »

Écoutons maintenant un homme qui avait goûté *les délices de Dieu* :

« Seigneur... j'ai les livres saints pour ma consolation et mon miroir de vie : et, en plus, votre corps sacré pour mon remède et mon refuge.

« Je le sens, en cette vie, deux choses me sont surtout nécessaires, et sans elles cette vie misérable me serait insupportable : enfermé en cette prison du corps, j'avoue que j'ai besoin de nourriture et de lumière.

« C'est pourquoi vous m'avez donné, à moi pauvre infirme, votre corps sacré pour me nourrir corps et âme ; et votre parole pour éclairer mes pas.

« Sans ces deux choses je ne saurais vivre : car votre parole, mon Dieu, est la lumière de mon âme, et votre sacrement est pour moi le pain de vie.

« C'est là comme deux tables placées au trésor de la sainte Eglise : l'une est la table de l'autel sacré, portant un pain très saint, c'est votre corps précieux : l'autre est la table de la loi divine, contenant la sainte doctrine, enseignant la vraie foi, et nous conduisant au-delà du voile, là où est le Saint des Saints.

(1) Moral. in Job. Lib. XVI, n° 24.

« Grâces à vous, Seigneur Jésus, lumière de l'éternelle lumière, pour la table de la sainte doctrine, que vous nous avez donnée par vos serviteurs les prophètes, les Apôtres et les autres docteurs.

« Grâces à vous, Créateur et Rédempteur des hommes, qui, pour manifester votre amour au monde entier, avez préparé un grand festin, où vous nous donnez à manger et à boire, non l'agneau figuratif, mais votre très saint corps et votre sang, réjouissant tous les fidèles en ce banquet sacré, nous enivrant du calice du salut dans lequel sont toutes les délices du paradis, et mettant en fête avec nous les saints anges, quoique avec une suavité, un bonheur supérieur aux nôtres. »

Ainsi parlait, ainsi priaït, ainsi chantait l'auteur de *l'Imitation* (1).

Saint Grégoire était un chrétien de l'Évangile, l'auteur de *l'Imitation* était un chrétien de l'Évangile: ces hommes-là apprenaient à connaître Dieu dans l'Écriture, et le goûtaient dans l'Eucharistie. Nos chrétiens du jour ne se donnent pas tant de peine : ils connaissent Dieu à peu près, et ne cherchent nullement à le connaître davantage : ils reçoivent l'Eucharistie, sans y rien goûter, et s'en vont après cela mendier des douceurs au péché. Pauvres chrétiens !

« Un jour, inondée dans l'oraison de délices excessives, et me réputant indigne d'une telle faveur, je connus une vérité qui est le complément de toutes les vérités. J'entendis ces paroles, comprenant que c'était la vérité elle-même qui les proférait : « Ce que je fais pour toi en ce moment

(1) Lib. IV, C. XI.

n'est pas peu, c'est une des plus grandes faveurs dont tu me sois redevable ; car tous les malheurs qui arrivent dans le monde viennent de ce qu'on ne connaît pas les vérités de l'Écriture, dans laquelle il n'est pourtant pas un point qui ne doive s'accomplir. » Il me semblait que je l'avais toujours cru ainsi et que tous les fidèles le croyaient de même ; mais il me fut dit : « Ah ! ma fille, qu'il y en a peu qui m'aiment véritablement ! s'ils m'aimaient, je ne leur cacherais pas mes secrets Sais-tu ce que c'est que de m'aimer véritablement ? C'est de bien comprendre que tout ce qui ne m'est pas agréable, n'est que mensonge. »

L'âme à qui Notre-Seigneur parlait ainsi s'appelait sainte Thérèse (1).

De cet entretien divin, retenons cette parole :

« Tous les malheurs qui arrivent dans le monde, viennent de ce qu'on n'y connaît pas les vérités de l'Écriture. »

O vérité, complément de toutes les vérités !

Chrétien du jour, si tu voulais te considérer à la lumière de cette éclatante vérité, tu pourrais à bon droit reconnaître ton image dans un chrétien d'autrefois auquel Notre-Seigneur adressait cet avertissement :

« Tu dis : je suis riche et opulent, je ne manque de rien ; et tu ne sais pas que tu es malheureux et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu (2). »

(1) Sa Vie par elle-même, chap. XL.

(2) Apoc., III, 17.

VI. — Le chrétien du jour n'a pas faim et soif de la vérité.

Le chrétien du jour n'est pas riche : nous l'avons dit, nous le disons encore. Nous avons déjà montré son indigence, nous allons la faire voir sous un jour nouveau.

Dieu, dit Moïse, fit deux grands luminaires, un plus grand pour dominer sur le jour, et un moindre pour dominer sur la nuit. Chacun sait que le soleil donne à la lune toute sa lumière. Ces deux grands luminaires sont une frappante image des deux grandes facultés de l'homme, l'intelligence et la volonté. L'intelligence, vrai soleil de ce petit monde qui s'appelle l'homme, l'intelligence, puissance plus élevée et plus noble que la volonté, verse sur celle-ci la lumière et lui montre l'objet vers lequel elle se doit porter.

Il suit de là que nous devons avoir un désir insatiable de connaître le vrai, le bien, afin que notre volonté ne soit pas exposée à s'égarer, en se portant à l'aveugle vers un objet qui n'est pas pour nous le vrai, qui n'est pas pour nous le bien. Le Saint-Esprit nous donne cet enseignement précieux :

« Que la parole de vérité précède toutes vos œuvres, et
« qu'un conseil stable règle à l'avance tout ce que vous
« faites. » (*Eccli.*, xxxvii, 20.)

Il est de la dignité de l'homme, il est du devoir du chrétien de savoir ce qu'il fait, et de le savoir bien. C'est à cette fin que Dieu nous a donné la raison, la foi, les commandements : l'Eglise a pour mission, avant tout, d'instruire : *Euntes, docete*, dit le Sauveur.

Le chrétien de l'Évangile sait cela, c'est pourquoi il ne cesse de demander à Dieu la lumière d'en haut pour diriger ses pas. Et en même temps qu'il demande à Dieu son assistance, sans laquelle il ne peut ni discerner le but, ni y parvenir, il fait de son côté des efforts continuels, cherchant à grandir dans la connaissance de Dieu et de ses devoirs. *Mon Dieu*, dit-il avec saint Augustin, *que je vous connaisse, que je me connaisse !* Il prie avec le psalmiste, et dit sans cesse : *Votre parole, ô mon Dieu, est la lampe qui guide mes pas, la lumière qui éclaire mes voies.* (Ps. cxviii.)

Et de peur qu'il ne s'arrête dans le saint désir de la lumière, dans la faim et la soif de l'éternelle vérité, l'Église est là, fidèle à sa mission, ayant toujours la bouche ouverte pour enseigner *toute vérité*. Le premier devoir du Pasteur est de donner à tous l'instruction si nécessaire à tous, et dans l'Église retentit partout et toujours la grande voix du premier des Papes, criant à tous les chrétiens : *Grandissez dans la connaissance de Notre-Seigneur et Sauveur JÉSUS-CHRIST.* (II Ep. de S. Pierre, III, 18.)

Le chrétien du jour n'a pas cette faim, cette soif de la vérité, à laquelle Notre-Seigneur promet le rassasiement éternel. Si peu qu'il sache, il croit toujours en savoir assez, si ce n'est trop. Entendre la prédication est pour lui une œuvre de surrogation, une affaire de luxe. Il sait ses prières, du moins il croit les savoir, n'est-ce pas assez ? Il sait dire à Dieu : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, mais il n'a nul souci de savoir comment elle se fait dans le ciel, et ce que nous avons à souhaiter pour qu'elle soit faite de même sur la terre ; il n'a nul souci d'entrer dans l'intelligence de ce que saint Paul appelle si souvent *le mystère de la volonté de Dieu*.

Nous avons des chrétiens qui auront vécu quatre-vingts ans sans rien apprendre, et qui, arrivés au terme de leur carrière, n'en sauront pas plus qu'au commencement. C'est à se demander quel usage ils font, et même s'ils font usage, de leur intelligence. Il y en a assurément beaucoup qui se contentent de vivre de leur imagination et de leur sensibilité : *Imaginationem transcendere non valentes*, dit saint Thomas, de certains qu'on appelait cependant philosophes.

Si en face de tels chrétiens on venait à se rappeler la définition de l'homme : *L'homme est un animal raisonnable*, on serait bien obligé de reconnaître que chez eux le raisonnable est *en puissance*, et que le reste est *en acte*.

Dans de tels chrétiens, la prière est une routine, la confession une autre routine, et la communion encore une routine. Pour eux la prière consiste à dire, la confession à dire et à laisser dire, la communion à recevoir les espèces sacramentelles, sans rien dire. Ces actes sont posés comme autant de pures formalités : rien de surnaturel ni dans les pensées, ni dans les affections : nul souci de la grâce de Dieu, nulle aspiration vers les biens éternels, et après les actes les plus saints de la religion, le chrétien demeure ce qu'il était avant, une sorte de pétrification.

C'est un des grands malheurs du temps présent : les intelligences demeurent abandonnées et sans culture, tout semble s'adresser aux volontés. On les fouette (*sit venia verbo!*) pour les faire avancer, et si peu qu'elles soient mises en œuvre, il semble que tout est gagné. Mais qu'est-ce que le mouvement d'une volonté, quand l'esprit n'est pas éclairé ? C'est la mise en marche d'un train de chemin

de fer, avant qu'on ait posé les rails : c'est le prélude d'une catastrophe. Là où les intelligences ne sont pas nanties de la vérité, leur aliment indispensable, il se révèle des maladies à peu près inévitables : l'illuminisme et le fanatisme. Que l'on ne s'étonne pas de nous entendre prononcer ces mots qui font peur : Dieu sait tous les ravages que font de nos jours ces maladies épouvantables, maladies d'autant moins redoutées qu'elles sont moins discernées. L'homme qui ne sait rien ne discerne rien, ne soupçonne rien, ni son mal ni le mal des autres. *Il y en a, dit Job, qui sont sous les épines, et qui trouvent cela délicieux.* *Esse sub sentibus, delicias computabant.* (*Job, xxx, 7.*)

Nombre de chrétiens du jour sont dans cet état, et ils s'y trouvent bien. Voire que, selon eux, il y a là un certain avantage. Ils ne voudraient pas nous le dire, nous le leur dirons. Donc, selon eux, cet état leur rend moins sensibles les remords de la conscience quand ils ont péché, et leur permet de goûter plus à leur aise la jouissance malheureuse qu'ils trouvent dans le péché lui-même. N'ayant pas cherché la lumière, et dès lors ne la possédant pas pleinement, ils se croient moins coupables, et aspirent à s'excuser eux-mêmes dans leur ignorance affectée. Quand pour eux est venue l'heure de pécher, ils s'imaginent qu'ils ne peuvent faire autrement, et qu'il leur en coûtera moins d'avoir à confesser une faute dans laquelle ils se sont dit qu'il y a — pas mal d'ignorance. Profitant alors de la demi-nuit qu'ils ont faite dans leur esprit, ils pêchent avec plaisir, et plus tard se confesseront sans grande peine.

Pas riche, le chrétien du jour.

VII. — Le chrétien du jour en regard des commandements de Dieu.

Dieu nous a donné sa loi en dix commandements : ces commandements, quand ils furent donnés à Moïse, étaient écrits sur deux tables de pierre : la première contenait les trois premiers commandements, la seconde les sept autres. Les commandements de la première table nous enseignent nos devoirs envers Dieu : les commandements de la seconde table contiennent nos devoirs envers le prochain.

Dans la première table, Dieu nous commande de l'adorer lui seul, et de l'aimer par-dessus tout ; de respecter son nom et de ne point jurer en vain, et enfin d'observer son jour, le jour qu'il a réservé pour son culte, le dimanche.

Dans la seconde table, Dieu règle la vie de l'homme vis-à-vis de ses parents qu'il doit honorer, afin de vivre longuement ; vis-à-vis des autres hommes, dont il doit respecter la vie, l'honneur, les biens ; enfin la loi de Dieu règle l'homme vis-à-vis de lui-même, lui interdisant toute haine, toute luxure, tout mensonge, toute vaine ambition.

Telle est l'économie de la loi de Dieu : elle est toute pure et sans tache, comme dit le psaume ; elle est toute juste, et toute sainte ; c'est l'œuvre de Dieu, et elle est digne de son auteur.

Il y a dans la loi des préceptes qu'on appelle affirmatifs, d'autres qu'on appelle négatifs : les premiers nous prescrivent des devoirs à accomplir, adorer Dieu, l'aimer, etc., les seconds nous interdisent des fautes que, dès lors, nous devons éviter ; par exemple, le vol, l'homicide, etc.

Les préceptes négatifs obligent à tous les instants ; ainsi il n'y a jamais un seul moment où nous puissions mentir ou voler : les préceptes affirmatifs obligent seulement en leur temps ; ainsi le précepte de sanctifier le dimanche n'oblige qu'à un certain jour de la semaine.

Ces principes étant posés, nous nous demandons quelle est l'attitude des chrétiens vis-à-vis des saints commandements.

Le chrétien de l'Évangile qui aime Dieu par-dessus tout, aime ses commandements en tout et partout : il trouve la loi juste, et sainte et bonne, et désirable plus que l'or et le miel. Il dit avec le psaume : « Combien j'aime votre loi, Seigneur, tout le jour elle est avec moi pour régler et mes pensées, et mes affections, et mes actions. »

Le chrétien de l'Évangile trouve que le joug est doux, et le fardeau léger. Il aime son Dieu, et dès lors la volonté de son Dieu lui est douce, et préférable à toutes choses.

Le chrétien du jour trouve qu'il y a un joug, mais il n'y voit point de douceur : il sent bien qu'il y a un fardeau, mais il le croit pesant.

Le chrétien de l'Évangile est plus occupé des préceptes affirmatifs que des négatifs ; il évite le mal, mais parce qu'il est tout occupé à vouloir et à faire le bien qui plaît à Dieu.

Le chrétien du jour, peu zélé pour le bien, se trouve souvent en face du mal, que Dieu lui prescrit d'éviter, pour lequel cependant il se sent souvent bien de l'affection, et c'est alors qu'il trouve pesant le fardeau du commandement.

Le chrétien de l'Évangile croit n'avoir rien fait, s'il n'a

pas aimé son Dieu par-dessus tout ; le chrétien du jour croit avoir beaucoup fait s'il a évité certaines fautes visées par les préceptes négatifs, et il est parent, d'assez près, avec ceux qui se décernent à eux-mêmes un prix de vertu, quand ils peuvent dire : Je n'ai ni tué, ni volé.

Ainsi le chrétien de l'Évangile est tout entier aux commandements de la première table, et parce qu'il garde ceux-là, il ne manque point aux commandements de la seconde.

Le chrétien du jour est beaucoup plus affairé aux commandements de la seconde table : il est peu gêné des commandements de la première, ceux de la seconde le serrent de plus près ; il les redoute, car il sert Dieu par crainte. S'il se reconnaît des fautes, c'est au sujet de la seconde table ; quant à la première, il n'a rien ou presque rien à se reprocher ; c'est si facile de se faire croire que l'on aime Dieu !

Si le bon Dieu mettait sa loi à la merci des hommes, et leur donnait la permission d'y réformer selon leurs goûts, qu'arriverait-il ? Le chrétien du jour ne manquerait pas de demander des réformes : les temps ne sont plus ce qu'ils étaient jadis, les hommes ont fait quelques progrès, la nature... il ne faut pas que la loi de Dieu reste en retard : *il lui faudrait son 89...* Mais le chrétien de l'Évangile aimant son Dieu par-dessus tout, et sa volonté avant tout, et sa loi sainte en tout, ne manquerait pas de s'écrier : *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !* Il ne demanderait pas la révision de la loi, mais seulement, mais humblement, la grâce de l'observer, de lui être fidèle, et fidèle toujours.

VIII. — Le chrétien du jour et l'observation du premier commandement.

Il y a dans la morale chrétienne un commandement tout à fait inconnu des fausses religions : c'est le commandement d'aimer Dieu, et de l'aimer pour lui-même, et de l'aimer par-dessus toutes choses.

Seul, le vrai Dieu a pu réclamer de sa créature un hommage aussi complet : et il l'a fait ; et son commandement à ce sujet, il l'appelle le premier, le grand commandement.

Comme il y a un Dieu, un seul Dieu, de qui nous tenons, de qui nous dépendons en tout, de qui seul nous pouvons espérer tout : il y a pour nous une loi éternelle, immuable, qui nous impose le devoir unique d'aimer d'un amour unique, cet unique souverain bien qui est Dieu.

L'amour qu'il exige de nous est un amour qui lui soumet l'homme tout entier : ses pensées et ses actions, ses désirs et ses affections, son esprit et son cœur. Dans cette soumission complète, absolue, l'homme trouve la règle assurée de toute sa vie morale, la direction sûre et infail-
lible de toute sa conduite ; il trouve là, et là seulement, l'ordre et la paix.

Saint Augustin exprimait cette grande vérité en un seul petit mot : *Ama, et fac quod vis*, Aime et fais ensuite ce que tu veux : c'est-à-dire, si tu obéis à la loi de l'amour que tu dois à Dieu, l'obéissance que par là tu rendras à ton Créateur réglera si bien toutes choses en toi, que tu pourras faire tout ce que tu voudras ; jamais tu ne voudras rien contre Dieu, dès lors que tu l'aimeras comme il veut être aimé.

Ce commandement de l'amour a donc une puissance merveilleuse : il a particulièrement la puissance de porter la joie partout. Qui aime Dieu trouve une joie pure, vraie, solide, éternelle même, à faire la volonté de Dieu, et à obéir aux autres commandements. *Ubi amatur, non laboratur*, dit encore saint Augustin, là où l'on aime, il n'y a pas de peine : et comme on pourrait lui objecter les souffrances des martyrs, ou les peines inséparables de la vie, il ajoute : *Aut si laboratur, labor amatur*, s'il y a de la peine, la peine est aimée : elle est aimée parce qu'elle devient un exercice d'amour, un moyen de témoigner l'amour.

Voilà ce que savent les chrétiens de l'Évangile : le chrétien du jour, ou n'aime pas, ou n'aime pas assez pour accomplir le grand commandement. La science d'aimer n'est pas une science si commune : il y en a peu qui la désirent, et peu qui l'enseignent : et ceux qui l'enseignent n'ont tous qu'un nombre fort restreint de vrais disciples.

Le chrétien du jour trouve plus facile de ne pas aimer comme Dieu le commande : il s'imagine qu'à ce prix il est plus son maître, et qu'il a moins de contrainte à s'imposer. Il se trompe grandement. Ne voulant pas obéir à l'amour qui lui donnerait la liberté, il obéit à des amours qui le tiennent dans l'esclavage. Il n'y a pas de milieu possible. L'homme est vraiment libre quand il est soumis de tout à Dieu ; mais s'il perd cette sainte liberté des enfants de Dieu, il tombe nécessairement dans l'esclavage que traînent à leur suite toutes les amours qui restent possibles à celui qui a perdu l'amour de Dieu.

Le chrétien du jour n'est que trop souvent à la merci de ces amours égarées. C'est de là que viennent toutes ses fautes, et tous ses chagrins intérieurs, et cette difficulté de prier, et le dégoût des choses spirituelles.

On ne saurait dire que de maux se sont répandus dans le monde, dans les individus et dans la société par suite de la non observation du grand commandement.

On ne saurait dire non plus que de biens se répandraient dans les âmes et par suite dans la société tout entière, si le grand commandement était observé.

Mais pour faire ainsi garder le grand commandement, il nous faudrait de grands saints. Nous en avons le plus pressant besoin.

Vous le voyez, Seigneur, notre besoin sera-t-il une raison suffisante pour que vous nous les donniez ?

Oh ! alors, Seigneur, donnez-les nous, et que ce soit bientôt !

IX. — Le chrétien du jour ne connaît pas la grâce de Dieu — Les formes et les formules.

Le chrétien du jour ne connaît pas, ou ne connaît que trop imparfaitement la grâce de Dieu.

La grâce de Dieu, c'est pour lui un nom respectable et respecté ; mais dont la signification n'est pas claire.

Par une suite facile, le chrétien du jour se fait de la grâce de Dieu une idée fausse.

Ne va-t-il pas, trop souvent, s'imaginer que la grâce de Dieu est une sorte d'appui moral, que Dieu a généreuse-

ment mis à côté de lui, et dont lui, chrétien du jour, fera l'usage qu'il voudra. Un jour il la prendra, s'en servira, marchera avec elle, lui fera ainsi l'hommage de sa considération, de sa considération distinguée, peut-être même la plus distinguée ; un autre jour il laissera là l'*appui moral*, marchera tout seul, *comme un homme* ; pour ensuite revenir prendre l'appui, toujours là présent en l'attendant, toujours prêt à être repris et délaissé, puis encore repris et encore délaissé.

Le chrétien du jour s'imagine que la grâce est quelque chose qui ressemble à un bâton de voyage, que l'on a à côté de soi, que l'on prend, que l'on remet en place, instrument toujours complaisant à la volonté de son maître.

Le chrétien du jour s'imagine volontiers que cet instrument lui est dû, et que si Dieu ne le mettait pas ainsi à sa disposition, il ne serait pas juste La grâce alors n'est plus grâce, c'est une dette de Dieu envers sa créature.

Le chrétien de l'Évangile voit les choses d'un autre œil. Pour lui, la gratuité de la divine grâce est une vérité de premier ordre ; il la possède dans le trésor de la foi, et c'en est un des points principaux.

Avec cela il se garde bien de considérer la grâce comme un secours extérieur, mis à la disposition de chacun. Tout au contraire, il sait que la grâce est un don intérieur, une influence divine opérant en notre intelligence et en notre volonté, créant en nous la pensée salutaire et le mouvement pieux de la volonté, opérant en nous, comme dit saint Paul, le vouloir et le faire. De cette manière, le chrétien de l'Évangile, faisant le bien, se dit : C'est une grâce de Dieu, et quand il aura mérité la vie éternelle, il

se dira de même : C'est une grâce de Dieu. *Gratia Dei vita æterna.* (Rom. VI, 23.)

Le chrétien du jour, ne connaissant pas bien cette grâce intérieure qui est l'âme du christianisme et le principe de tout mérite, souvent fait consister la religion dans des formes et formules.

Dieu est esprit, et il veut être adoré en esprit. L'homme étant corps et âme, ne peut pas n'être point assujetti à certaines formes et à certaines formules : mais comme le corps a besoin d'être vivifié par une âme, de même dans les chrétiens les formes et les formules ont besoin d'être vivifiées par l'esprit intérieur. Un homme sans âme n'est plus qu'un cadavre : un chrétien sans l'esprit intérieur n'est plus que formes et formules..... un semblant de chrétien.

Exemple : N'y a-t-il pas des chrétiens qui s'imaginent avoir fait l'acte de foi, quand ils ont récité la formule : *Mon Dieu, je crois.....* A ce prix-là, saint Pierre et saint Paul n'auraient jamais fait des actes de foi, car ces formules sont bien récentes..... Quel péril n'y a-t-il pas à s'imaginer que l'on a fait l'acte de contrition quand on a prononcé les mots : *Mon Dieu, j'ai un extrême regret.....* Les actes des vertus chrétiennes peuvent et doivent accompagner ces formules, mais l'acte n'est pas la formule, et c'est ce qu'ignorent bien des chrétiens aujourd'hui.

Pauvres chrétiens, nous avons dit d'eux bien du mal : nous n'en dirons plus..... plus rien qu'une fois..... et ce sera la fin.

X. — Le chrétien du jour est anémique.

Il existe une maladie, aujourd'hui trop commune, que nos maîtres en l'art de guérir ont appelée l'*anémie* : anémie veut dire manque de sang.

Un savant docteur a décrit l'anémie en ces termes :

« Les personnes atteintes d'anémie sont pâles, molles,
 « indolentes ou paresseuses ; leurs chairs sont flasques,
 « couleur de cire....., leurs veines sont flasques, et ont
 « perdu cette teinte bleuâtre qui permet de suivre leur
 « trajet sous la peau ; leur pouls est faible, la moindre
 « marche leur procure de l'oppression et des palpitations ;
 « plusieurs ont des syncopes et des vertiges : tout travail
 « les fatigue ; elles sont sujettes à des migraines ; les
 « jambes enflent ; leurs yeux s'encavent sous l'orbite, et
 « sont cernés. »

Aucuns disent que le remède à cette maladie, c'est le fer.

Nous croyons qu'il existe une maladie semblable pour les âmes : et peut-être en examinant les caractères ci-dessus énoncés de l'anémie, on pourrait, en leur donnant un sens quelque peu mystique, les appliquer tous à l'état spirituel des chrétiens du jour.

Essayons.

Les personnes atteintes d'anémie sont pâles : nos chrétiens aussi, souvent, sont de pâles chrétiens : au premier coup d'œil on reconnaît en eux les pâles couleurs : il y a faiblesse sur tous les points, manque de sang et d'énergie chrétienne.

Ils sont *mous, indolents, paresseux* : mous, ils manquent d'activité dans le service de Dieu, les œuvres de la foi leur

sont à peu près inconnues ; indolents, ils sont sans goût pour le bien ; paresseux, ils ne le font pas, et n'ont aucun souci de ne le faire pas : volontiers ils disent qu'il n'y a rien à faire.

Leurs chairs sont flasques : recevant facilement toute sorte d'impressions, et les recevant sans résistance et sans réaction, quelles qu'elles soient, et d'où qu'elles viennent, ils semblent toujours être en attente de la première tentation qui voudra bien s'emparer d'eux et les faire tomber.

Chairs flasques, couleurs de cire..... Si le docteur P. L..... avait pu prévoir que nous donnerions à son texte une interprétation mystique, nous l'accuserions presque d'avoir voulu nous faire comparer nos chrétiens aux cierges de nos églises. *couleur de cire.*

Leurs veines sont flasques comme leurs chairs : les vertus, chez eux, sont faibles comme tout le reste, et ne paraissent plus se sentir du beau nom qu'elles portent : car vertu veut dire force, et chez eux les vertus n'apparaissent plus que comme des faiblesses.

Leurs veines ont perdu cette teinte bleuâtre qui permet de suivre leurs traces sous la peau : leurs vertus ont perdu ce caractère supérieur, surnaturel, céleste, cette teinte divine qui permet de reconnaître les opérations de la grâce, les énergies surnaturelles sous tous les actes de la vie.

Leur pouls est faible : la vie chrétienne s'accuse si pauvrement que l'on est en droit de se demander si c'est la vie ou la mort : ce n'est pas la vie, tout est trop faible ; ce n'est pas la mort, car la faiblesse même accuse encore un reste de vie ; mais ce n'est plus qu'un reste : la déperdition a été grande.

La moindre marche leur procure de l'oppression et des palpitations : la moindre chose à faire pour Dieu les effraie : un jour d'abstinence est un supplice, un jour de jeûne exige impérieusement une dispense : autrement c'est l'*oppression*. On se récrie que les commandements sont un fardeau trop pesant : le cœur manque, les *palpitations* arrivent, la vie s'en va.

Plusieurs ont des syncopes, des vertiges : on a ses nerfs, on se pâme, on va mourir, on meurt... en imagination... ce qui ne tue pas du tout. On a *des vertiges*, l'idée s'embrouille, la tête tourne, on pourrait bien la perdre. . Pas de danger, toutefois.

Tout travail les fatigue : en face de si grands périls, on prononce la maxime que Dieu ne commande pas l'impossible, et comme ce qu'on appelle l'impossible c'est simplement tout, il s'en suit que l'on ne fait rien du tout.

Les migraines ! Une moitié de tête se dit malade, et cela suffit pour que l'autre moitié se mette en grève. Ceci veut dire qu'un certain devoir étant devenu difficile, on se dispense volontiers d'un autre, qui pourtant demeure encore possible. *Migraine !*

Les jambes enflent : fera qui pourra son chemin vers le ciel ; à soi-même on s'est dit que l'on ne pouvait pas, et qu'il n'y avait plus qu'à rester en place.

Les yeux s'encavent sous l'orbite, ils sont cernés : la vue du chrétien va baissant, il ne sait plus lire dans le livre de la volonté de Dieu ; *les yeux sont cernés*, par le monde et ses vanités ; ils sont cernés, le chrétien n'y voit plus.

Si le fer est le remède à l'anémie des corps, le remède à l'anémie des âmes, c'est la foi.

Mon Dieu, s'il vous plaît, donnez-nous la foi !

PREMIER APPENDICE

L'ŒUVRE DE DIEU

I. — L'Œuvre... et les œuvres.

Notre siècle, a-t-on dit, est le siècle des œuvres. Il y en a tant que chacun a la sienne, ou à peu près : Aucuns disent : *Mon œuvre*, d'autres disent : *Mes œuvres*. Tout homme, en effet, est l'ouvrier de quelque chose.

Par suite, nous avons des œuvres de toute nature : il y en a de bonnes, il y en a de médiocres, il y en a de pitoyables.

Des œuvres pitoyables, il faut avoir pitié : des médiocres, il convient de ne rien dire : aux bonnes, nous souhaitons toutes les bénédictions de Dieu.

Avec tout cela, nous ne sommes pas sans craindre que nos œuvres ne soient comme celles de certaines églises d'Asie auxquelles Notre-Seigneur faisait écrire des lettres comme il suit :

« A l'ange de l'Eglise de Sardes :

« Je connais tes œuvres : tu as le nom de vivant, et tu es mort... Je ne trouve pas tes œuvres pleines devant mon Dieu.

« A l'ange de l'Eglise de Laodicée :

« Je connais tes œuvres : tu n'es ni froid ni chaud : mieux vaudrait que tu fusses ou froid ou chaud ; mais tu es tiède, et je vais te vomir de ma bouche.

« Tu dis : Je suis riche, riche de tout, je ne manque de rien et tu ne sais pas que tu es un misérable, et pitoyable, et pauvre, et aveugle, et nu. » (*Apoc.*, III, 1-17.)

Voir tout en beau, à commencer par soi-même, c'est chose assez facile, et nous connaissons bien des petites vertus qui peuvent aller jusque-là.

S'applaudir à soi-même, et se décerner des louanges qui seraient vraies si elles venaient de la bouche de Dieu, mais qui sont fort suspectes venant de toute autre part, c'est ressembler assez parfaitement à l'ange de Laodicée.

Trop souvent nos œuvres ne sont pas *pleines devant Dieu*. Elles ont une sorte de péché originel dont nous pourrions dire le nom. Elles portent en elles un vide, un vide funeste.

Hélas ! elles sont *nos œuvres*. Elles sont *nôtres*, elles sont *de nous*. Nous, nous sommes de Dieu et du néant, et *nos œuvres* se ressentent toujours plus du néant d'où nous avons été tirés, que de Dieu qui nous en a tirés.

Exemple : de tout ce qui s'écrit, s'imprime, se vend, s'achète, se lit, ou ne se lit pas, il n'y a presque rien qui ne soit écrit pour mettre en avant quelque pensée humaine, tout humaine, presque toujours entachée d'erreur de quelque côté si elle n'est pas entièrement erronée.

L'homme écrit pour l'homme : si l'on mettait d'un côté les livres faits purement pour Dieu et la vérité de Dieu, et de l'autre les *œuvres* de l'homme, il y aurait une disproportion épouvantable.

La preuve en est évidente : le livre qui nous donne la pure pensée de Dieu, l'Évangile ! l'Évangile n'est-il pas un livre laissé de côté, et presque par tous, et presque partout ?

Nous avons cité un exemple, nous pourrions en citer cent et plus.

Remplis de la pensée de l'homme, vides de l'esprit de Dieu, nos œuvres se sont mises en œuvre, et pourtant quel spectacle avons-nous sous les yeux ? Où en sommes-nous, où allons-nous ? Toutes les œuvres ont-elles pu, jusqu'ici, opérer le salut ?

Nous ne contestons pas les résultats heureux de beaucoup d'œuvres, nous en bénissons Dieu : mais n'est-il pas de toute évidence que ces résultats sont très limités, et que, somme toute, le salut général est encore à désirer ?

Depuis un siècle environ que le mal est déchaîné sur l'Europe principalement, et, par suite, sur le reste du monde, le mal, malgré toutes les œuvres, n'a-t-il pas fait des conquêtes effrayantes ? N'a-t-il pas saisi la puissance publique, l'autorité politique dans le monde presque tout entier ? N'a-t-il pas fait sentir son joug à tout ce qui est chrétien, depuis l'auguste chef de la chrétienté Léon XIII, prisonnier au Vatican, jusqu'au plus petit enfant baptisé auquel l'enseignement chrétien est interdit et l'enseignement athée imposé, de par la loi ?

Nous en sommes là : quelle preuve plus évidente que nos œuvres ne sont pas *pleines devant Dieu* ?

Et pourtant, il y a *une œuvre*, une œuvre *pleine devant Dieu*, une œuvre qui n'a rien de la vanité de l'homme, une œuvre qui ferait infailliblement le salut du monde, une œuvre à laquelle il ne manque que des ouvriers.

Nous dirons son nom tout prochainement, et en attendant nous le donnons à deviner...

II - Qu'est-ce que l'œuvre de Dieu.

Nous avons donné à deviner le nom de l'œuvre qui, seule, est capable de sauver le monde, et, aujourd'hui, nous écrivons son nom en toutes lettres : nous l'appelons : *l'œuvre de Dieu*.

Nous lisons en la Genèse : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... au septième jour, Dieu avait terminé *son œuvre*. » (*Gen.*, I, 1 et II, 2.)

L'œuvre de Dieu commence donc à la création et par la création.

C'est pourquoi le premier article de notre symbole, le premier mot de notre foi, est celui-ci : Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

Dès le début de son œuvre, Dieu donna sa loi à nos premiers parents :

« Dieu créa l'homme de terre, et il le fit à son image.
« De son corps, il lui créa une aide semblable à lui. Il leur
« donna le discernement, une langue et des yeux et des
« oreilles, et un esprit pour penser, et il les remplit de la
« lumière de l'intelligence.

« Il créa en eux la science, *ornement* de leur esprit, il
« remplit leur intelligence de *bon sens*, et leur fit voir les
« biens et les maux.

« Il leur donna encore la règle de *leur* conduite, et la
« loi de vie comme un bien héréditaire. » *Eccli.*, XVII, 1-9.)

A son premier jour, l'œuvre de Dieu était magnifique. La nature et la grâce s'y trouvaient heureusement unies, et c'était la volonté de Dieu qu'elles ne fussent jamais séparées, afin d'arriver ensemble à la suprême béatitude.

Mais la volonté de l'homme sépara ce que Dieu avait uni ; le péché survint, et si Dieu eût abandonné sa créature, c'en eût été fini de nous, et à tout jamais.

Dieu ne permit pas que son œuvre fût ainsi abimée. Il résolut de vaincre le péché et il le vainquit.

Par la création, il avait vaincu le néant : il vainquit le péché par la Rédemption. Ce fut là l'œuvre de Dieu par excellence.

Comme acheminement à la Rédemption, Dieu donna sa loi à Moïse.

Nous lisons au livre de l'Exode : « Et Moïse descendit « de la montagne, les tables des témoignages (*des commandements*) en sa main : les tables étaient écrites de leurs « deux côtés, d'ici et de là elles étaient écrites. Et les tables « étaient œuvre de Dieu, et l'écriture était l'écriture de « Dieu, gravée sur les tables. » (*Exod.*, XXXII. 15-16, *selon l'héb.*)

Nous aimons à retrouver le mot *œuvre de Dieu* au sujet de la loi donnée à Moïse. Nous le voyons plus souvent répété dans l'Écriture quand il s'agit de la Rédemption.

Plusieurs siècles avant la divine Incarnation, le prophète Habacuc s'écriait : « Seigneur, votre œuvre ! au milieu des années, donnez-lui la vie ! *Domine, opus tuum, in medio annorum vivica illud.* » (*Hab.*, III, 2.)

Et quand le Fils de Dieu fut venu en ce monde, il disait, dans le même sens : « Ma nourriture est de faire la volonté « de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir *son œuvre*, *Opus « ejus.* » (*Joan.*, IV, 34.)

Cette œuvre, œuvre de Dieu, était le salut des hommes, que Notre-Seigneur devait procurer par ses exemples et sa prédication, par ses mérites et sa passion.

Dans le même sens encore, la veille de sa mort, dans la divine prière qui précéda son agonie, il disait à son Père : « J'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire. » Il en parlait comme d'une œuvre accomplie, à cause de la certitude de sa mort qui était imminente, devant avoir lieu le jour même.

Dans la bouche du Sauveur comme dans celle de son prophète, l'œuvre de notre salut était *l'œuvre de Dieu*.

Les Apôtres que Notre-Seigneur avait associés à l'œuvre divine, et qu'il avait laissés sur la terre pour la continuer, n'en parlaient pas autrement que le divin Maître.

« Mes chers frères, disait saint Paul aux Corinthiens, « demeurez fermes et inébranlables, travaillant toujours de plus en plus à *l'œuvre du Seigneur*. » (1 Cor., xv, 58.)

Et encore : « Timothée travaille à *l'œuvre du Seigneur*. » (Ib., xvi, 10.)

Et aux Philippiens : « Je vous ai envoyé Epaphrodite, « recevez-le avec joie et honorez les personnes de ce « mérite, car il s'est vu tout proche de la mort, pour avoir « servi à *l'œuvre de Jésus-Christ*. » (Phil., II, 28-30).

Ces hommes de Dieu, qui travaillent à *l'œuvre de Dieu*, comment s'y prenaient-ils ? Ils imitaient humblement et fidèlement Dieu lui-même. Dieu avait commencé son œuvre par la création, l'avait continuée par la loi, et achevée par la Rédemption : alors, ils faisaient connaître aux hommes leur Créateur, et de là résultait pour tous la dépendance vis-à-vis de Dieu : ils faisaient connaître la loi, et à sa lumière, les hommes reconnaissaient leurs péchés, le mal qu'ils avaient fait et le bien qu'ils n'avaient pas fait : enfin ils faisaient connaître la grâce du Rédempteur, qui

seule guérit les âmes, seule les purifie, seule leur donne le pouvoir et le vouloir et le faire.

Et alors *l'œuvre de Dieu* se continuait selon la volonté de Dieu, et de tous ceux qui y travaillent, nul ne disait : *Mon œuvre*. Le Fils de Dieu lui-même ne l'a jamais dit, et en cela comme en toute sa vie, il nous a enseigné l'humilité, une des vertus les plus indispensables pour travailler à *l'œuvre de Dieu*.

III. — Les ouvriers de Dieu.

Comment les Apôtres, instruits par Notre-Seigneur, comprenaient-ils l'œuvre de Dieu ? Saint-Pierre nous en a révélé tout le secret. « Pour nous, dit-il, nous nous appliquerons entièrement à la prière et au ministère de la parole. » (*Act.*, vi, 4.) En ces quelques mots, que de lumières ! Les Apôtres devaient prier, obtenir de Dieu les grâces qui convertissent, puis prêcher l'Évangile et appeler les âmes à la conversion, et alors l'œuvre de Dieu se faisait.

La prière des Apôtres devait être aidée de la prière des fidèles. Saint Paul rappelle souvent à ses chrétiens ce grand devoir. Il écrit aux Romains : « Je vous conjure, mes frères, par JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur et par la charité du Saint-Esprit, de m'aider par les prières que vous ferez à Dieu pour moi. » (*Rom* , xv, 30.) Aux Colossiens : « Priez pour nous, afin que Dieu nous ouvre une entrée pour prêcher sa parole, et pour annoncer le mystère de JÉSUS-CHRIST. » (*Col.*, iv, 3.) Et aux Thessaloniens : « Priez pour nous, afin que la parole de Dieu se répande

de plus en plus, et qu'elle soit honorée partout comme elle l'est parmi vous. » (II *Thess.*, III, 1.)

Cette doctrine apostolique, cette prière de l'Église à son berceau était la conséquence de ce que Notre-Seigneur avait institué et enseigné en nous donnant le *Pater*. Il nous y a appris à demander au Père céleste *que son nom soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel* ; or, qu'est-ce que cela, sinon l'œuvre de Dieu, à laquelle les Apôtres travaillent par la prière et la parole, les fidèles par la prière seulement : mais dans le plan divin, tout fidèle devant être un homme de prière, est par là même un ouvrier de l'œuvre de Dieu.

Saint Cyprien est un témoin admirable de cette doctrine divine. Expliquant le *Pater*, il enseigne que nous devons prier et pour la conservation de la grâce qui nous a été faite, et pour qu'elle s'étende à ceux qui ne l'ont pas encore reçue comme nous. Voici les paroles du grand évêque : « Nous disons : *Que votre nom soit sanctifié* ; ce n'est pas que nous souhaitons que Dieu soit sanctifié par nos prières, mais c'est que nous lui demandons que son nom soit sanctifié en nous. Car par qui Dieu pourrait-il être sanctifié, puisque c'est lui qui sanctifie toutes choses ? Nous le prions donc de nous faire la grâce de conserver la sainteté que nous avons reçue au baptême, et nous lui demandons cela tous les jours. Nous le prions sans cesse jour et nuit qu'il daigne, par sa bonté, conserver en nous la sainteté et la vie qu'il nous a communiquée par sa grâce. Il y a après : *Que votre règne arrive*, nous demandons à Dieu son règne dans le même sens que nous lui avons demandé la sanctification de son nom... Nous ajou-

tons : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, non pas afin que Dieu fasse ce qu'il veut, mais afin que nous-mêmes puissions faire ce qui lui plaît... Nous demandons à Dieu tous les jours ou plutôt à tous les moments que sa volonté s'accomplisse à notre égard au ciel et en la terre, parce que la volonté de Dieu est que les choses terrestres le cèdent aux célestes, et que les divines et spirituelles l'emportent. . Nous le prions pour le salut de tous les hommes, afin que comme sa volonté a été accomplie dans le ciel, c'est-à-dire en nous par notre foi pour nous faire devenir célestes, elle le soit aussi en la terre, c'est-à-dire dans les infidèles, en sorte que ceux qui sont encore terrestres par leur première naissance, commencent à être célestes lorsqu'ils en recevront une seconde par l'eau et le Saint-Esprit. » (*Traité sur le Pater.*)

La doctrine de saint Cyprien fut fidèlement conservée dans l'Eglise d'Afrique. Un chrétien de Carthage, nommé Vital, avait prêté l'oreille aux doctrines pélagiennes, et s'imaginait que la seule volonté humaine amenait l'homme à la foi. Saint Augustin lui écrit : « Parler de la sorte, c'est combattre les prières que nous faisons à Dieu tous les jours. Dites donc nettement qu'il faut se contenter de prêcher l'Évangile aux infidèles, mais qu'on ne doit point prier pour eux afin qu'ils y croient : élevez-vous contre les prières de l'Eglise, et lorsque vous entendez le prêtre à l'autel exhortant le peuple de Dieu à le prier pour les infidèles, afin qu'il les convertisse à la foi ; pour les catéchumènes, afin qu'il leur inspire le désir de la régénération ; et pour les fidèles, afin qu'il les fasse persévérer dans ce qu'ils ont commencé d'être (1) ; moquez-vous de ces

(1) Nous avons encore toutes ces prières si saintes et si solennelles, le vendredi saint, après la *Passion*.

saintes exhortations : répondez hautement que vous n'en ferez rien, et que vous ne prierez point Dieu de convertir les infidèles à la foi, parce que ce qui les fait passer de l'infidélité à la foi n'est point un bienfait de la miséricorde de Dieu, mais un effet de la volonté de l'homme. Déclarez-vous contre saint Cyprien, vous qui avez été élevé dans l'église de Carthage, et condamnez ce qu'enseigne le saint docteur dans son explication de l'Oraison dominicale, qu'il faut demander au Père des lumières, ces mêmes choses dont vous prétendez que l'homme est l'auteur, et que chacun ne tient que de soi-même. »

Vital ne voulait pas prier pour demander à Dieu la grâce de la foi pour les incroyants, parce qu'il s'imaginait que la volonté de l'homme suffisait à l'homme pour croire à la parole de Dieu : en cela il était hérétique, et, dès lors, il n'était point l'ouvrier de l'œuvre de Dieu. Nous avons aujourd'hui des chrétiens qui, peut-être, n'ont pas ces idées pélagiennes, naturalistes au premier chef, mais qui toutefois ne sont pas non plus les ouvriers de l'œuvre de Dieu, parce qu'ils ne prient pas du tout.

Dans la doctrine des Apôtres et des Pères, nous disons le *Pater* en demandant à Dieu : pour les fidèles la conservation de la foi, et pour les infidèles, le don de la foi : les chrétiens du jour ne demandent à Dieu ni une chose ni l'autre : ils récitent la formule du bout des lèvres, et, à ce prix, selon eux, *ils ont dit leurs prières*. Qui croira qu'ils ont prié dans le sens que saint Cyprien entendait le mot prier ? Et c'est pour cela que l'œuvre de Dieu est une œuvre qui attend des ouvriers !

DEUXIÈME APPENDICE

LES HOMMES

**I. — Homme de chair, homme de raison,
homme de foi.**

« L'homme, dit le docteur angélique, est composé de corps et d'âme, d'une nature raisonnable et d'une sensitive. Et parce que, pour arriver à l'acte de sa raison, l'homme a besoin de commencer par l'opération des sens, le plus grand nombre s'en tient à l'inclination de la nature sensitive, et peu nombreux sont ceux qui s'élèvent jusqu'à l'ordre de la raison. Car, en toutes choses, ceux qui commencent sont plus nombreux que ceux qui arrivent à la perfection. De là proviennent dans les hommes les vices et les péchés, parce qu'ils suivent l'inclination de la nature sensitive contre l'ordre de la raison. » (1^a 2^{ae}, q. 71, a. 2, ad 3.)

L'enfant ne pouvant s'élever à l'acte de raison, ne vit que la vie sensitive. Les actes de la vie sensitive sont communs aux enfants et aux animaux : voir, sentir, entendre, percevoir ce qui est agréable ou désagréable, bon ou mauvais au point de vue des sens, tous ces actes sont le *nec plus ultra* des animaux comme des enfants : et malheureusement bien des hommes restent toujours enfants et ne vont pas plus loin que leur imagination.

Saint Thomas affirme que les premiers philosophes, ne pouvant s'élever au-delà de leur imagination, croyaient

que l'intelligence ne différerait pas du sens, que rien n'existait en dehors des corps, et que Dieu lui-même était un certain corps, principe des autres corps. (1^a, q. 84, a. 6 ; q. 90, a. 1.)

Cette vie sensitive est pour l'homme le plus bas degré de la vie.

Au-dessus de la vie des sens, il y a la vie de la raison. L'enfant est devenu un homme, il a la connaissance du bien et du mal, la conscience du mérite et du démérite : il agit pour une fin.

Mais la raison humaine peut se tenir séparée de la raison divine, ou lui être unie. Dans le premier cas, c'est la vie de l'homme sans la foi ou repoussant la foi ; dans le second, c'est la vie de la foi, la vie surnaturelle. Nous devons donc reconnaître trois états possibles pour les hommes ; la vie des sens, la vie de la raison sans la foi, la vie de la raison unie à la foi.

Saint Paul va nous faire connaître trois hommes qu'il appelle l'homme de chair, l'homme de raison, l'homme de foi.

L'homme de chair est l'homme tombé. « Le bien, dit l'Apôtre, n'habite pas en la chair : la chair nous asservit au péché. » (*Rom.*, VII, 18, 25.) — « Ceux qui vivent selon la chair, aiment ce qui est de la chair : ceux qui vivent selon la chair, ne peuvent plaire à Dieu. » (*Ib.*, VIII, 5-8.) — « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez. » (*Ib.*, 13.) — « Il est aisé de connaître les œuvres de la chair, qui sont : la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure, l'idolâtrie, les empoisonnements, les inimitiés, les

contentions, les jalousies, les colères, les rixes, les dissensions, les hérésies, les homicides, les ivrogneries, les mangeailles, et autres semblables, dont je vous déclare que ceux qui les commettent ne seront point héritiers du royaume de Dieu. » (*Gal.*, v, 19. 21.)

L'homme de raison, de raison séparée de la foi, est un homme qui reconnaît son âme et la supériorité de son âme. C'est le philosophe : saint Paul l'appelle l'homme *psychique*. Le mot grec de saint Paul a été traduit *animalis* (*1 Cor.*, II, 14), et toutes nos versions françaises l'appellent *l'homme animal*. C'est vraiment fâcheux pour lui, car on le confond alors avec l'homme charnel : la différence est grande cependant. L'homme charnel (*sarkikos*) soumet sa raison elle-même à la chair : l'homme psychique (*psychikos*) veut faire prévaloir sa raison.

Ses efforts, en ce sens, ne sauraient être que louables, mais en bonne philosophie, il faut reconnaître que si l'on peut avoir la volonté de ce bien, on ne peut se donner la force de le réaliser. « J'ai le désir, mais je ne trouve pas le moyen », doit-on dire d'après saint Paul. (*Rom.*, VII, 18.)

Toute la philosophie du monde n'a jamais abouti à rendre les hommes meilleurs ; souvent, en les rendant plus orgueilleux, elle les a conduits aux plus grands maux, et ceux qui se paraient du nom de sage ont été convaincus de folie. (*Rom.*, I, 21-22.)

Saint Jude, dans son Epître, parle de gens moqueurs, livrés à leurs passions et à leurs impiétés, gens étrangers à l'Esprit de Dieu ; il les appelle des *psychiques*, c'est le mot même dont saint Paul les avait appelés.

L'homme de foi est appelé par saint Paul l'homme spirituel (*pneumatikos*) Ce mot désigne nettement non le spiritualisme de la philosophie, mais le spiritualisme du Saint-Esprit (*pneuma*.)

L'homme spirituel de saint Paul c'est le chrétien délivré du joug de la chair, c'est le chrétien riche des dons de Dieu, c'est le chrétien dont la raison s'épanouit à l'aise au milieu des splendeurs de la foi.

L'homme spirituel a une puissance surnaturelle de raison et de discernement : *il juge de toutes choses*, dit saint Paul, tant sa raison est aidée de la foi ; et son âme est enrichie et embellie des dons et des fruits du Saint-Esprit :

« Les dons de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété, et de crainte de Dieu. »
(*Is.*, XI, 2-3.)

« Les fruits de l'Esprit sont : la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la longanimité, la fidélité, la douceur, la modestie, la tempérance, la chasteté. »
(*Gal.*, v, 22-23.)

II. — L'homme de chair.

Il y a des hommes de chair. La chair est une création de Dieu, nous le savons, et Dieu nous l'a donnée pour être la servante de l'âme. L'homme, par sa faute, ayant fait de son âme la servante de la chair, est devenu l'homme de chair.

Le but de Dieu dans notre création c'est d'amener l'homme à devenir spirituel jusque dans son corps : en s'éloignant de Dieu l'homme a trouvé le moyen de deve-

nir charnel jusque dans son âme. « En méprisant les biens invisibles, et en n'aimant que les choses visibles, les hommes deviennent charnels jusque dans leur âme, *ctiam mente carnales fiunt*, dit saint Grégoire. » (*In Job. Lib. XVIII, n° 48.*)

Le même saint docteur nous révèle deux traits auxquels se reconnaît l'homme de chair ; il est aveugle et orgueilleux.

Le mal a toujours pour conséquence d'aveugler. Un acte coupable place devant la raison un voile qui lui cache le bien. Et il arrive que l'âme aveuglée d'abord très volontairement finit par n'avoir plus la connaissance du bien dont elle s'est éloignée. Plus on s'attache au mal, plus on perd de la connaissance du bien. La lumière de la vérité qui reprend l'homme de ses fautes, diminue d'autant plus qu'elle est moins écoutée, et quand elle est repoussée des actions, elle fuit de l'esprit. *Lux veritatis, cum a' actu repellitur, fugit a sensu.* (S. Greg., *in Job Lib. XX, n° 37.*)

L'aveuglement est accompagné de l'orgueil. L'orgueil naît infailliblement là où fait défaut la connaissance de la vérité. Et chez les hommes de chair, l'orgueil va loin. « *Qui est le Tout-Puissant*, disent-ils dans Job, *pour que nous le servions ?* » Répandue misérablement à l'extérieur, l'âme ne peut « plus rentrer en elle-même, ni concevoir « Dieu qui est invisible. Aussi, méprisant les commande-
« ments tout spirituels du créateur, les hommes de chair
« en viennent quelquefois jusqu'à douter de son existence,
« parce qu'ils ne le voient pas de leurs yeux. Il est écrit :
« *L'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas* (Ps. XIII, 1).
« Et c'est pour cela qu'il est dit : *Qui est le Tout Puissant,*

« *pour que nous le servions ?* (Job, XXI, 15.) Les hommes
« aiment souvent mieux servir les hommes qu'ils voient
« que Dieu qu'ils ne voient pas. Dans tout ce qu'ils font,
« ils ont un but terrestre, et parce qu'ils ne peuvent voir
« Dieu des yeux de leur corps, ils dédaignent de le servir,
« ou bien ils s'en lassent promptement, et arrivent enfin à
« douter de son existence, uniquement parce qu'ils ne le
« voient pas. » Ainsi dit saint Grégoire. (*In Job. Lib. XV,*
n° 52.)

Ceci nous fait reconnaître comment nos modernes athées en sont venus là où nous savons.

Les hommes de chair portent un lourd fardeau. « Se
« portant à la recherche des biens passagers, ils s'accablent
« eux-mêmes du fardeau de leurs désirs. C'est, en effet,
« un rude travail de rechercher la gloire de la vie présente,
« de l'obtenir après l'avoir cherchée, et de la garder avec
« circonspection après l'avoir obtenue. C'est un rude tra-
« vail d'arriver avec tant de peine à une chose qui ne peut
« durer longtemps, au su de celui-là même qui y est
« arrivé. » (*Id. Lib. VI, n° 16.*)

Mais si ces hommes ne faisaient de mal qu'à eux-mêmes ! Loin de là, leur mal même les presse, les anime contre les hommes qui sont restés unis à Dieu. « Les paroles des
« hommes de chair pénètrent malgré nous dans nos
« oreilles, et font naître en nos cœurs la guerre de la ten-
« tation : et quoique notre raison les repousse, quoique
« notre langue les reprenne, souvent nous avons de la
« peine à vaincre au dedans ce qu'au dehors nous condam-
« nons avec autorité. » (*Id. Lib. VII, n° 15.*)

« Nous voyons dans l'Église même grand nombre

« d'hommes charnels combattre la vie de leur Rédemp-
« teur, par leurs mœurs dépravées. Il y en a, en effet,
« qui, ne pouvant lui faire la guerre par les armes, la lui
« font par leurs actions perverses. Voyant qu'ils ne peu-
« vent dans l'Eglise satisfaire leur ambition, ils deviennent
« les ennemis des bons, et ne se contentant pas de s'aban-
« donner à une vie dépravée, ils s'efforcent d'attirer au
« mal l'innocence des justes.

« Or, il faut savoir que ces hommes de chair s'efforcent
« de nous porter au mal quelquefois par la crainte, d'autres
« fois par la présomption : et comme eux-mêmes pèchent
« ou par excès de timidité, ou par excès d'audace, ils
« tâchent d'inspirer aux justes ces mêmes sentiments, et
« cela comme par affection pour eux. » (*Ib.* Lib. III,
n° 35, 38.)

En un mot, « les hommes de chair sont, dans l'Eglise,
« les coadjuteurs de Satan. » (*Ib.* Lib. VI, n° 1.)

III. — L'homme de raison.

Les hommes de raison, les *psychiques* de saint Paul et de saint Jude (*I Cor.*, II, 14. *Jud.*, 19), ne sont pas des matérialistes ; ils reconnaissent leur âme, et se font gloire de l'avoir reçue de Dieu. Leur mal, c'est de ne pas demander à Dieu la perfection, la sanctification de leur âme. Ou ils ne connaissent pas ce bien que nous appelons la grâce, ou ils en font mépris. S'ils le méprisent, ils sont orgueilleux : s'ils ne le connaissent pas, ils sont ignorants : et en tous cas, ne le possédant pas, ils sont des hommes pécheurs.

Ils sont pécheurs, et ils demeurent tels. Leur raison, tant puissante qu'on la suppose, est absolument impuis-

sante à effacer le péché. Pour pécher, pour demeurer dans le péché, l'homme se suffit ; pour détruire le plus petit des péchés, la nature entière est radicalement impuissante.

Ainsi, l'homme de raison qui ne veut pas sortir de l'ordre naturel, se met dans l'impossibilité absolue de sortir du péché. On peut lui dire ce que Notre-Seigneur disait aux Juifs : *Votre péché demeure, Peccatum vestrum manet.* (Joan., IX, 41.)

Le péché demeurant, l'homme de raison aspire cependant à une certaine perfection. Et comme il trouve en son âme les deux maîtresses facultés, l'intelligence et la volonté, il cherchera la perfection de l'une et de l'autre, ou tout au moins de l'une ou de l'autre.

S'il aspire à perfectionner son intelligence, il deviendra *philosophe*, étudiera les sciences, les lettres, la sagesse entendue à sa manière. Il pourra même acquérir beaucoup dans cet ordre de mérites, arriver à une haute réputation, s'immortaliser par de grands travaux ou des découvertes utiles, mais avec tout cela le péché reste : *Peccatum manet*, dit Notre-Seigneur.

D'autres n'auront pas de si hautes aspirations, et n'ambitionneront pas le nom de philosophes ; ils se contenteront des perfections de la volonté, et nous donneront le modèle appelé *l'honnête homme*. L'honnête homme, c'est le saint du naturalisme : content de lui-même, il pratiquera certains devoirs sociaux, les pratiquera avec l'éloge de ses semblables comme avec le sien, mais il pourra demeurer étranger à Dieu, à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et surtout étranger à la grande question de l'avenir, et de ce qui suivra la vie présente.

Pour l'honnête homme, comme pour le philosophe, le péché reste. *Peccatum manet.*

Le péché reste : et malheureusement l'homme de raison, impuissant à se tirer du péché *qui reste*, n'est pas moins impuissant à se préserver du péché *qui vient*.

L'homme porte en lui le germe du péché, et quoi qu'il fasse, le germe du péché va se développant toujours. Par des liens très secrets, l'âme tient au péché, et par des voies également très secrètes, elle va au péché, et tous les jours.

Le chrétien qui, tous les jours, dit à son Père céleste : *Ne nous laissez pas succomber*, sait ce qu'il y a à faire pour ne pas tomber, ce qu'il y a à faire pour se relever après la chute, mais l'homme de raison, tant honnête et tant philosophe soit-il, ne peut pas ne pas tomber, et n'a pas le moyen de réparer ses chutes, et les suites de ses chutes. Soit qu'il ignore, soit qu'il dédaigne les lumières de la Rédemption et la grâce du Rédempteur, il veut vivre sans lui. et sans lui la vie n'est qu'une mort.

Donc le péché reste, et le péché qui reste mène à l'éternité malheureuse. C'est là qu'aboutit infailliblement l'homme de raison. A sa mort, Dieu lui montrera qu'il est né dans le péché, qu'il a vécu dans le péché, qu'il est mort dans le péché, et il lui rendra selon ses œuvres...

Alors le temps de la miséricorde ne sera plus : l'heure de la justice sera venue, et les péchés restant, les pécheurs demeureront dans l'immobile éternité. L'enfer est le tombeau du naturalisme.

IV. — Les élus et les réprouvés.

La sainte Ecriture nous fait connaître deux classes d'hommes qu'elle appelle les élus et les réprouvés.

Il est de toute évidence que la classe des réprouvés comprend tous ceux que nous avons appelés ci-dessus les hommes charnels, et tous ceux qui se contentent d'être hommes de raison. Comme les uns et les autres ont réprouvé la foi et la Rédemption de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ils deviennent à leur tour les réprouvés de Dieu. En cela Dieu leur rend selon leurs œuvres.

Le point de départ de la réprobation des hommes est dans le péché originel, la suite dans le péché actuel, et la fin dans la mort en dehors de la grâce de Notre-Seigneur.

Les élus sont tous ceux qui, s'affranchissant du péché, vivent et meurent en la grâce du Sauveur et arrivent à la béatitude céleste. Si l'on considère, dans l'ordre de son exécution, l'élection des bienheureux, on reconnaît que le point de départ est la grâce du baptême, la suite une vie chrétienne, et la fin une sainte mort.

C'est ainsi que les hommes, élus ou réprouvés, s'acheminent vers l'éternité, les uns et les autres, suivant des voies analogues au terme où ils vont aboutir.

Saint Grégoire le Grand va nous faire connaître plus intimement les élus et les réprouvés.

« Il en est, dit-il, qui négligent leur vie, et avides des biens passagers ne comprennent point les biens éternels ; ou, s'ils les comprennent, ils n'en font pas de cas. Ne considérant point les biens d'en haut qu'ils ont perdus, tout malheureux qu'ils sont, ils se croient dans le bien. Ils n'élèvent point les yeux de leur âme vers la lumière de la vérité pour laquelle ils ont été créés ; ils n'élèvent point leurs désirs vers la céleste patrie : mais, s'abandonnant eux-mêmes dans l'état où ils ont été jetés, ils aiment, en

place de la patrie, l'exil qu'ils endurent, et dans l'aveuglement dont ils sont frappés, ils se réjouissent comme s'ils étaient dans la plus pure lumière.

« Les élus, au contraire, voyant que tout ce qui passe n'est rien, recherchent la fin pour laquelle ils ont été créés. Et comme en dehors de Dieu rien ne peut les satisfaire, leur pensée se repose en la vue et l'espérance du Créateur. Ils aspirent à être associés aux habitants du ciel, et chacun d'eux, quoique demeurant en ce monde, élève son âme au-dessus du monde, déplore le malheur de l'exil qu'il endure, et sans cesse s'élève par les élans de l'amour vers la céleste patrie. » (*In Job.*, Lib. I, n° 34.)

« Les élus et les réprouvés suivent des mouvements bien différents : les premiers suivent l'impulsion de l'esprit, les autres l'impulsion de la chair.

« Celle-ci porte à la haine, à l'orgueil, à l'impureté, au larcin, à la gloire extérieure, à la cruauté, à la perfidie, au désespoir, à la colère, aux querelles, aux voluptés.

« L'impulsion de l'esprit, au contraire, porte à la charité, à l'humanité, à la chasteté, aux œuvres de miséricorde, à l'avancement intérieur, aux œuvres de piété, à la foi en les biens éternels, à l'espérance de la joie future, à la patience, à la paix, à la considération de la brièveté de la vie, aux larmes. » (*In Ezech.*, Lib. I. Hom. v.)

« Que les réprouvés aillent donc vivre selon leurs désirs dans les plaisirs, ils sentiront à la fin, par leur damnation, qu'en aimant si misérablement ils ont aimé la mort. Que les élus, au contraire, soient frappés d'afflictions passagères, afin que par ces coups de l'amour paternel ils soient corrigés et préparés pour l'héritage éternel.

« Le méchant est laissé libre dans ses plaisirs, car les biens temporels lui sont d'autant plus abandonnés que les éternels lui sont refusés. Et, au contraire, Dieu ne donne pas à ses élus les biens de la terre, de même qu'un médecin ne donne pas tout ce qu'ils désirent aux malades qu'il espère guérir. Les biens de la terre sont donnés aux réprouvés qui les aiment, comme on donne tout ce qu'ils souhaitent à des malades désespérés. » (*In Job. Lib. XXXI, n° 28.*)

« Il arrive souvent qu'un élu, conduit à l'éternelle félicité, est ici-bas continuellement sous le coup de l'adversité : il n'a pas l'abondance des biens terrestres, il n'a point le lustre des dignités séculières, il n'a pas autour de lui des serviteurs empressés ; le luxe des habits n'attire pas sur lui le regard des hommes, mais, au contraire, il semble à tous méprisable et tout à fait indigne de la faveur du monde. Et, toutefois, aux yeux du Juge invisible, il a l'éclat des vertus et le mérite d'une vie sainte ; il craint les honneurs, ne redoute pas les mépris : il mortifie son corps par les privations, et n'a d'autre vigueur que celle de son amour : toujours prêt à souffrir, il tient ferme pour la justice : il se réjouit dans les affronts et compatit à tous les affligés : il se réjouit du bonheur des bons comme s'il était le sien : il médite intérieurement les paroles de l'Écriture dont il se nourrit, et s'il ouvre la bouche, c'est pour dire la pure vérité. *C'est une lampe, et une lampe méprisée* (*Job. XII, 5*) : *une lampe*, parce qu'elle brille à l'intérieur : *une lampe méprisée*, parce qu'elle n'a pas d'éclat extérieur : elle ne luit point au dehors, mais au dedans elle brûle de la flamme de l'amour. » (*In Job. Lib. X, n° 51.*)

« C'est le propre des élus d'être broyés ici-bas. *Electorum est hic conteri*. Et par là ils sont préparés aux récompenses de l'héritage éternel. Et c'est ainsi que Dieu frappe ici-bas ceux auxquels il réserve les joies de l'éternité. » (*In Job. Lib. XXVI, n° 37.*)

« Il s'est trouvé des justes qui ont été riches en ce monde, ils paraissaient avoir des biens et des honneurs, mais parce que leur âme ne prenait pas sa délectation dans ces biens, ils les possédaient en les soumettant à leur âme. Les méchants, au contraire, se livrent tellement au désir des biens extérieurs, que, loin d'être leurs possesseurs, ils sont eux-mêmes pris et possédés par eux. » (*In Job. Lib. XV, n° 54.*)

« Le réprouvé use mal du bien : l'élu use bien du mal. Ainsi le bien nuit à l'un, le mal devient utile à l'autre. » (*In Job. Lib. XXXIV, n° 45.*)

« Quand les élus avancent dans le bien, les réprouvés en deviennent furieux, et persécutent le bien qu'ils ne veulent pas imiter. » (*Ib. Lib. XXVIII, n° 35.*)

« Ne pas croire à l'éternité des peines de l'enfer, signe de réprouvé. » (*In Job. Lib. XXXIV, n° 24.*)

« L'orgueil est la marque sûre des réprouvés, et l'humilité des élus. » (*Ib. Lib. XXXV, n° 26.*)

« Les réprouvés meurent dans l'orgueil, les élus dans l'humilité. » (*Ib. Lib. XII, n° 42.*)



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. Introduction	5
II. Le chrétien du jour a peu de foi. — Exemple de l'abbé de Lamennais	9
III. La foi et l'esprit de foi	13
IV. Adam et JÉSUS-CHRIST, les deux pôles de l'humanité. — Les vérités diminuées	17
V. Le chrétien du jour n'est pas riche. — Il demeure étranger à la Sainte Ecriture	23
VI. Le chrétien du jour n'a pas faim et soif de la vérité	29
VII. Le chrétien du jour en regard des commandements de Dieu	33
VIII. Le chrétien du jour et l'observation du premier commandement	36
IX. Le chrétien du jour ne connaît pas la grâce de Dieu. — Les formes et les formules	38
X. Le chrétien du jour est anémique	41

PREMIER APPENDICE

L'ŒUVRE DE DIEU

I. L'Œuvre... et les œuvres	44
II. Qu'est-ce que l'œuvre de Dieu	47
III. Les ouvriers de Dieu	50

DEUXIÈME APPENDICE

LES HOMMES

I. Homme de chair, homme de raison, homme de foi	54
II. L'homme de chair	57
III. L'homme de raison	60
IV. Les élus et les réprouvés	62